REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

NOUVELLE SÉRIE.

Ve ANNÉE. — TOME VIII. — N° 48. — AVRIL 1875.

« Delenda Carthago! »

SOMMAIRE :

I. LE THÉATRE EN FRANCE AU MOYEN-AGE............ **A. d'AVRIL.**

II. UN SCANDALE ET UNE LEÇON........................ **Un Chef d'Institution.**

III. ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN DE L'HISTOIRE ANCIENNE V. — *La poésie*.................................... **T. de SAINTE-MARIE.**

IV. A PROPOS DES POLISSONNERIES DU BACCALAURÉAT.

V. DU THÉATRE DANS LES COLLÈGES.................. **L. ALLEMAND.**

VI. DU CHANT RELIGIEUX................................. **L. GOORMACHTIGH.**

VII. REVUE DU MOIS. — *M. Wallon, successeur des précédents ministres de l'Instruction publique. — Assemblée générale des Comités catholiques.*

VIII. ENSEIGNEMENT CLASSIQUE.

NIMES

AUX BUREAUX DE LA REVUE : rue de la Servie, 4;

PARIS : rue François Ier, 8;

— LETHIELLEUX, libraire, rue Cassette, 4.

1875.

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

FRANCE.	15 fr.
BELGIQUE, ITALIE, SUISSE.	16
ALSACE-LORRAINE, ANGLETERRE, ESPAGNE. . .	17
ALLEMAGNE.	18
TURQUIE.	19
PAYS D'OUTRE-MER.	20

La *Revue de l'Enseignement chrétien* paraît tous les mois.

On ne s'abonne que pour une année, à partir du 1er mai, ou du 1er novembre.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être envoyé *franco*, à M. L. ALLEMAND, professeur à l'Assomption, à Nîmes, ou au R. P. V.-de-P. BAILLY, rue François Ier, 8, à Paris.

Toutes les communications ou réclamations relatives à l'abonnement et à l'administration doivent être adressées à M. E. TROTMAN, Gérant, à l'Assomption, à Nîmes, ou au R. P. GERMER-DURAND, correspondant de la *Revue*, rue François Ier, 8, Paris.

La *Revue de l'Enseignement chrétien* rendra compte de tout ouvrage dont le sujet rentre dans le cadre de ses travaux, à la condition indispensable que deux exemplaires seront adressés à la *Rédaction*.

LE THÉATRE EN FRANCE

PENDANT LE MOYEN AGE ET AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

I.

LE MOYEN-AGE ET LA GRÈCE.

Quand on s'occupe du moyen-âge, au point de vue de l'Art, qu'il s'agisse de la sculpture, de l'architecture, de l'épopée ou du théâtre, la pensée se porte tout naturellement vers la Grèce antique.

La tragédie grecque était une cérémonie religieuse et nationale accomplie auprès d'un autel. Entre les hymnes à l'honneur des dieux et des héros on intercala un dialogue qui avait pour objet de représenter, c'est-à-dire de *rendre présents* les événements qu'il fallait rappeler au peuple et de lui montrer en action l'intervention divine. L'art dramatique, comme les autres arts, découlait, en Grèce, de la religion du pays et de son histoire. Du théâtre où Oreste, poursuivi par les Euménides, venait embrasser la statue de Pallas-Athénée, le peuple, appelé aussi Athénien, du nom de sa patronne, pouvait apercevoir sur l'acropole le temple de sa vierge protectrice. Sur les frontons du Parthénon, Phidias avait sculpté la naissance miraculeuse de la déesse et son triomphe sur Neptune, jaloux aussi de donner son nom à la ville, tandis que la frise, qui est restée le dernier mot de la sculpture, reproduisait la grande procession des Panathénées, où figurent, dans l'ordre hiératique, les dieux, les magistrats, les jeunes filles, les étrangers, les cavaliers de toutes les villes de l'Attique. Tout rattachait à la

divinité et à la patrie, non-seulement les érudits et les délicats, mais la nation entière. Qui pouvait ignorer Pallas et Thémistocle? Au théâtre, le dialogue finit par prendre le pas sur le chœur, mais la tragédie grecque conserva jusqu'à la fin, avec l'autel de Bacchus, son caractère religieux, national et populaire. Il serait trop long ici de démontrer que ce triple caractère a été l'une des conditions essentielles de sa grandeur (1). L'art des Grecs était quelque chose de complet, de normal, de naturel, d'essentiellement harmonique.

Le mystère du moyen-âge est né du sanctuaire chrétien. Primitivement, il a fait partie de l'office : il était, on ne peut pas dire joué, mais célébré par les clercs en vêtements sacerdotaux. Le peuple chrétien qui y assistait, d'abord dans l'église, plus tard devant le portail ou dans un cloître, avait aussi sous les yeux les sculptures qui représentaient la vie de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge. Les vitraux translucides figuraient comme en une apparition les prophètes, les patriarches et les saints, tout le monde invisible. Sur le portail de la cathédrale, le jugement dernier rappelait au spectateur chrétien sa fin dernière, ou lui montrait le couronnement de Marie. Tout ce grand enseignement ne s'adressait pas seulement au clerc versé dans la science d'Aristote, au bourgeois éclairé, à la jeune dame du château ou de la ville qui avait appris le latin ancien, mais aussi bien au paysan qui ne savait pas lire.

« Les sculptures des églises, a dit le sculpteur David d'Angers, étaient les archives du peuple ignorant. » Qui, dans le monde chrétien, pouvait ignorer Adam, David, la sainte Vierge, saint Nicolas? Quel Français pouvait ignorer saint Martin?

Le mystère du moyen-âge a fini par sortir de l'église; il s'est arrêté sur le parvis; il est arrivé à s'installer sur la place de l'hôtel-de-ville, dans les carrefours, et à s'étendre le long des rues; il a subi bien des transformations; il s'est développé; il s'est vulgarisé dans la forme; il a dégénéré; mais jusqu'à la renaissance païenne du XVIe siècle, il est demeuré fidèle à l'ob-

(1) Je me permettrai de renvoyer à l'Introduction à la *Chanson de Roland* et au chapitre intitulé : « Popularité des chansons de Geste. »

jet transcendental de l'Art : il est demeuré chrétien et français. Sous ce rapport, j'oserais dire, par une figure elliptique et un peu hardie, que le mystère du moyen-âge est né grec, qu'il a vécu grec et qu'il est mort grec, si, de l'un à l'autre, il n'y avait l'abîme qui sépare le polythéïsme du christianisme, la fatalité de la Providence, l'erreur de la vérité.

II.

DE CE TRAVAIL.

Les érudits ont consacré de nombreux travaux à notre théâtre du moyen-âge. Il a été publié, en latin et en français, un très-grand nombre de mystères. Toutes les conditions extérieures de la représentation ont été étudiées. On peut assister par la pensée à l'un de ces spectacles qui ont tant occupé et ému nos pères. Nous n'avons plus de voyage, de découverte à entreprendre dans ce monde-là. Il y a, cependant, encore une besogne utile. Ce vaste travail d'érudition n'a certainement pas produit tous les résultats qu'on est en droit d'en attendre. Les vieux préjugés ne sont pas déracinés. Combien de gens, combien de bacheliers même, en sont encore à l'impression laissée par Boileau? *De pèlerins une troupe grossière* papillotte encore à bien des yeux et nous empêche de voir que rien ne ressemble plus à Eschyle que nos anciens mystères, de même que nos sculptures du VIIIe siècle sont ce qui approche le plus des bas-reliefs de Phidias, de même que notre *Chanson de Roland* est la sœur de l'*Iliade*.

Donc, sans recommencer une étude qui a été faite déjà avec tant d'érudition et de goût, il n'est pas sans à-propos de remettre de temps en temps sous les yeux un tableau de nos mystères du moyen-âge. Je le ferai très-brièvement, en reproduisant quelques échantillons ou des extraits des productions pour chaque époque.

III

MYSTÈRES LITURGIQUES.

L'un des mystères les plus anciens paraît être celui de la *Résurrection*, lequel n'est guère, on va le voir, que la découpure d'un chant de l'Église. Il en a existé beaucoup de versions. M. Edelestand Dumeril en publie neuf, selon l'usage de diverses Eglises et il y en a bien d'autres : ils se ressemblent beaucoup. Voici ce qui se célébrait à Sens (1) :

Trois chanoines ou diacres, en dalmatiques et la tête couverte, figurent les trois Maries : ils portent des parfums; ils s'avancent vers l'autel et disent un chant sur le jardin « où un grand décurion et un noble centurion ont enseveli la *fleur de Marie.* » Un enfant, en vêtement angélique, est assis sur un lutrin, à gauche de l'autel.

L'ANGE.

Qui cherchez-vous dans le sépulcre, ô servantes du Christ?

LES TROIS MARIES (*en même temps et en fléchissant les genoux*).

Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, ô habitants du ciel.

L'ANGE (*soulevant le tapis de l'autel, comme s'il regardait dans le sépulcre*).

Il n'est pas ici, il est ressuscité comme il avait prédit. Allez annoncez qu'il est ressuscité.

LES MARIES (*redescendant le chœur*).

Le Seigneur est ressuscité aujourd'hui.
Il est ressuscité, le lion fort,
Le Christ, le Fils de Dieu.

DEUX VICAIRES (*vêtus de chapes de soie, chantent au milieu du chœur*).

Dis-nous, Marie,
Qu'as-tu vu sur la route?

LA PREMIÈRE MARIE (*se tenant à gauche*).

J'ai vu le sépulcre du Christ vivant
Et la gloire de sa résurrection.

(1) Duméril. *Origines latines du théâtre moderne*, page 98.

LA SECONDE MARIE.

En sont témoins les anges,
Le suaire et les vêtements.

LA TROISIÈME MARIE.

Il est ressuscité, le Christ, notre espoir ;
Il précèdera les siens en Galilée.

LES DEUX VICAIRES.

Il faut croire à la seule
Marie, qui est sincère,
Plutôt qu'à la tourbe menteuse des Juifs.

TOUT LE CHŒUR.

Nous savons que le Christ est ressuscité
D'entre les morts véritablement :
Toi, roi victorieux, aie pitié de nous !

(On chante ensuite :)

Te Deum laudamus, te Dominum, etc , etc.

Voilà le mystère liturgique dans toute sa simplicité primitive. Le chant de la Passion à plusieurs voix en peut donner une idée.

Le mystère de l'*Arrivée de l'Époux*, ou des *Vierges sages et des Vierges folles*, s'écarte un peu du texte sacré. En voici la traduction (1) :

« Dans le chœur de l'abbaye de Saint-Martial, à Limoges, sont rangées dans les stalles, d'un côté, les Vierges sages, de l'autre côté, les Vierges folles, tenant leurs lampes à la main. L'ange Gabriel est au milieu Cependant, le préchantre, coryphée et maître du jeu, a entonné, et avec lui le clergé et l'assistance ont chanté cette invocation qui sert de prologue :

« Voici l'Époux qui est le Christ; veillez, ô Vierges. A son
« approche, le genre humain tressaille et tressaillera d'allé-
« gresse. Il vient délivrer le berceau des nations dont, par la

(1) J'emprunte cette traduction et quelques détails d'exécution à un travail de M. Marius Sepet (*Revue du Monde catholique* du 10 août 1868). Je ne saurais trop recommander la lecture de cette excellente étude. Il est à désirer que l'auteur réunisse en un volume ses articles intéressants sur notre théâtre du moyen-âge.

« faute de notre première mère, se sont emparés les démons.
« C'est le second Adam, comme dit le prophète, par qui sera
« lavé en nous le crime du premier Adam. Il a été suspendu
« en croix, afin de nous rendre la céleste patrie, afin de nous
« délivrer des chaînes de l'ennemi. Voici l'Époux qui, par sa
« mort, a lavé et expié nos forfaits ; voici Celui qui a souffert
« l'ignominie de la Croix. »

L'ange Gabriel prend la parole :

« Écoutez, Vierges, ce que j'ai à vous dire ; que mes com-
« mandements soient présents à votre esprit. Vous attendez
« un Époux : son nom est Jésus-Sauveur. Gardez-vous de
« dormir, voici l'Époux que vous attendez.

« Il est venu en terre à cause de vos péchés ; il est né d'une
« vierge en Bethléem ; dans le fleuve Jourdain il a été lavé et
« purifié. Gardez-vous de dormir, voici l'Époux que vous
« attendez.

« Il a été insulté, battu, renié, cloué sur la croix, puis dé-
« posé dans le sépulcre. Gardez-vous de dormir, voici l'Époux
« que vous attendez.

« Il est ressuscité, l'Écriture le dit, et moi, Gabriel, qui suis
« ici, je vous dis : Attendez-le, car il va venir. Gardez-vous
« de dormir, voici l'Époux que vous attendez. »

L'ange disparaît. Les Vierges folles s'assoupissent, et répandent leur huile. A leur réveil, elles traversent le chœur, et s'adressent aux Vierges sages, afin d'alimenter leur lumière qui s'éteint.

« O Vierges, nous qui venons à vous, négligemment nous
« avons répandu notre huile ; nos sœurs, nous venons à vous,
« suppliantes : en vous, nous mettons notre espoir. Malheu-
« reuses ! chétives ! nous avons trop dormi.

« Compagnes du même voyage, sœurs du même sang, quoi-
« que à nous, infortunées, il soit arrivé malheur, vous pouvez
« nous rendre les joies célestes. Malheureuses ! chétives ! nous
« avons trop dormi.

« Faites part de votre lumière à nos lampes ; ayez pitié des

« Vierges folles, que nous ne soyons pas chassées loin du « seuil, quand l'Époux vous appellera dans ses demeures. « Malheureuses ! chétives ! nous avons trop dormi. »

« — Cessez, répondent les Vierges sages, cessez, nos sœurs, « de nous prier plus longtemps. Nous prier plus longtemps « ne vous servirait de rien. Malheureuses ! chétives ! vous « avez trop dormi.

« Allez plutôt, allez en toute hâte, prier les marchands dou- « cement qu'ils vous donnent, à vous paresseuses, de l'huile « pour vos lampes. Malheureuses ! chétives ! vous avez trop « dormi. »

Les Vierges folles s'éloignent. Sortant du chœur, elles se dirigent à travers la nef, vers l'extrémité de l'église où sont établis les comptoirs des marchands. Elles chantent :

« Ah malheureuses ! qu'avons-nous fait ? N'aurions-nous pu « veiller ? Cette peine que nous souffrons maintenant, nous « nous la sommes faite à nous-mêmes. Malheureuses ! ché- « tives ! nous avons trop dormi.

« Que le marchand nous livre au plus vite sa marchandise. « Marchand, nous venons chercher de l'huile ; négligemment « nous avons répandu la nôtre. Malheureuses ! chétives ! nous « avons trop dormi. »

Mais les marchands leur répondent :

« Gentilles dames, il ne vous convient point de demeurer « ici longtemps ; le secours que vous demandez, nous ne pou- « vons vous le donner ; adressez-vous à qui vous peut con- « soler.

« Allez, retournez vers vos sœurs, et priez-les par Dieu le « glorieux, qu'elles vous secourent, et vous donnent de leur « huile. Faites vite, l'Époux va venir. »

« — Ah malheureuses ! s'écrient les Vierges folles en re- « montant vers le chœur, où en sommes-nous venues ! Ce que « nous cherchons n'existe point. Tout est dit, nous l'éprou- « vons, hélas ! nous n'entrerons jamais aux noces. Malheu- « reuses ! chétives, nous avons trop dormi. »

Elles s'agenouillent à l'entrée du chœur :

« Écoute, Époux, les voix de celles qui pleurent ; fais-nous « ouvrir tes portes, remédie à notre douleur, fais-nous entrer « avec nos compagnes. »

L'Époux, c'est-à-dire le Christ, qui est entré dans le chœur pendant l'absence des Vierges folles, se présente et d'une voix terrible :

« En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas ; vous « n'avez point de lumière : ceux qui perdent ma lumière doi-« vent s'éloigner loin du seuil de mon palais.

« Allez, chétives, allez malheureuses ; à jamais soyez livrées « aux tourments ; à jamais soyez en enfer. »

Les démons se précipitent sur elles et les entraînent.

Ce mystère contient déjà quelques phrases en langue française, comme celle-ci : *Trop i avem dormit.*

L'une des plus étonnantes compositions de cette époque est le *Mystère des Prophètes*, dont il existe plusieurs versions :

LES PROPHETES DU CHRIST.

LE CHŒUR.

O peuples! Notre-Seigneur s'est fait homme; Juifs, c'est la parole de Dieu.

LES CHORYPHÉES.

Comme l'a prédit votre loi.

LES JUIFS.

Nous vous croyons.

LES CHORYPHÉES.

Et vous, païens, vous ne croyez pas en Dieu ?

LES PAIENS.

Nous croyons en un vrai Dieu, le roi des rois.

LES CHORYPHÉES.

Et toi, Moïse, le législateur?

MOISE.

Un homme viendra après moi.

LES CHORYPHÉES.

Prends place dans cette réunion qui chante et se réjouit de la bonne nouvelle.

LE CHŒUR.

Que demande la Judée?

LES CHORYPHÉES.

La pensée d'Amos.

AMOS.

Voici les jours qui viennent.

LE CHŒUR.

Que demande la Judée?

LES CHORYPHÉES.

Isaïe, qui sait quelle est la parole de Dieu.

ISAIE.

La verge de Jessé est nécessaire.

LE CHŒUR.

Que veut la Judée?

LES CHORYPHÉES.

Aaron, instruis le peuple.

AARON.

Verge de Jessé, tu vas fleurir.

LES CHORYPHÉES.

Qui s'appelle Jérémie?

JÉRÉMIE.

C'est ainsi, voilà notre Dieu.

LES CHORYPHÉES.

Daniel, sers-toi de ta voix prophétique.

DANIEL.

Le Saint des saints va venir.

LES CHORYPHÉES.

Habacuc, parle-nous du roi du ciel.

HABACUC.

Ton œuvre est accomplie.

DEUX ENVOYÉS DU ROI BALEC.

Balaam, viens et fais.

Balaam arrive sur une ânesse qu'il dirige avec une bride et aiguillonne avec l'éperon. Un jeune homme, avec une épée à la main, s'oppose à ce que l'ânesse s'avance.

L'ANESSE.

Pourquoi me blesses-tu, Balaam, avec tes éperons?

L'ANGE.

Cesse d'exécuter l'ordre du roi Balec.

LES CHORYPHÉES.

Balaam, peux-tu nous prédire quelque chose?

BALAAM.

Il sortira tout brillant de la famille de Jacob.

LES CHORYPHÉES.

Approche, Samuel.

SAMUEL.

Le roi fera entendre sa parole en Israël.

LES CHORYPHÉES.

Que diras-tu, David, de ton descendant?

DAVID.

Toute la foule convertie adorera le Seigneur.

LES CHORYPHÉES.

Dissipe, Osée, l'aveuglement du peuple hébreu.

OSÉE.

Dieu a annoncé quelque chose sur le fils de David.

LES CHORYPHÉES.

Johel, élève la voix avec les autres.

JOHEL.

Le Seigneur a dit : Je ferai naître de mon souffle.

LES CHORYPHÉES.

Annonce, Abdias, la venue du Sauveur.

ABDIAS.

Le salut sera dans la montagne de Sion.

LES CHORYPHÉES.

Quelle est celle de tes paroles qui s'applique au Christ?

JONAS.

O juif! tu méprises les signes.

LES CHORYPHÉES.

Fais, Michée, que le peuple croie.

MICHÉE.

Le Seigneur descendra et ne trouvera pas de frontières

LES CHORYPHÉES.

Naïm, parle au peuple Juif.

NAIM.

Vous répandrez la bonne nouvelle au-dessus des monts.

LES CHORYPHÉES.

Sois avec nous, Sophonias.

SOPHONIAS.

Un roi règnera au milieu de tes murs, Sion.

LES CHORYPHÉES.

Nous attendons que vous ouvriez la bouche, Aggée.

AGGÉE.

Il viendra, le roi si désiré de toutes les nations.

LES CHORYPHÉES.

Viens, Zacharie, fils de Barachias.

ZACHARIE.

O Sion, ma fille, voici ton roi, le juste, qui vient.

LES CHORYPHÉES.

Ézéchiel, avance vers nous.

ÉZÉCHIEL.

Le roi entrera seul par la porte secrète.

LES CHORYPHÉES.

Parle-nous hautement, Malachie.

MALACHIE.

Nous savons que c'est Dieu qui l'a dit.

LES CHORYPHÉES.

Ouvre la bouche, Zacharie.

ZACHARIE.

Par les entrailles de la douce miséricorde de Dieu.

LES CHORYPHÉES.

Qu'intervienne Élisabeth.

ÉLISABETH.

Qu'y a-t-il? que veut-on de moi?

LES CHORYPHÉES.

Que nous voyions le fruit de tes entrailles, le Baptiseur.

JEAN-BAPTISTE.

Il viendra un solitaire, mais ce n'est pas moi.

LES CHORYPHÉES.

Que dis-tu, Siméon, en toi-même?

SIMÉON.

On aperçoit notre Sauveur, le Dieu du ciel.

LES CHORYPHÉES.

Maro, Maro, poète des païens, que dis-tu du Christ?

VIRGILE.

Le voici qui du ciel descend sur la terre.

NABUCHODONOSOR.

Venez ici, soldats.

LES SOLDATS (*montrent l'idole aux enfants*).

Esclaves, rendez grâces au Roi. — Inclinez-vous devant cette idole.

LES TROIS ENFANTS.

Nous ne nous inclinons que devant le vrai Dieu.

LES SOLDATS.

Ils n'ont pas craint d'outrager tes ordres. Ordonne, Roi, de les enchaîner.

NABUCHODONOSOR.

Qu'on les saisisse et qu'on les jette au feu.

(Les soldats les précipitent dans la chaudière. — Les enfants entonnent le cantique *Benedicite.*)

NABUCHODONOSOR.

Je crois qu'ils chantent.

LES SOLDATS.

Ils louent Dieu.

LES CHORYPHÉES.

Nabuchodonosor, tu n'auras pas plus de raison désormais que ces enfants.

NABUCHODONOSOR.

J'avais mis trois personnes dans la chaudière et j'en vois une quatrième, qui est semblable au Fils de Dieu !

LES CHORYPHÉES.

Et toi, Sybille, tu ne prophétises pas?

LA SYBILLE.

La terre se couvrira d'eau en signe de jugement.

TOUS LES PROPHÈTES.

C'EST DANS LE CŒUR D'UNE VIERGE QUE S'EST TROUVÉ LE SALUT DU MONDE.

IV

LES MYSTÈRES DE LA SECONDE ÉPOQUE

Lazare est au lit, très-malade; ses deux sœurs, Marie et Marthe, avec quatre Juifs, viennent s'asseoir auprès de sa couche, et exhalent leur douleur en chantant ces vers :

« O sort triste, destin cruel, combien lourde est ta loi !
« Voici que par tes décrets languit notre frère, notre souci.
« Notre frère languit et sa douleur fait la nôtre ; mais toi,
« ô mon Dieu, aie pitié de nous et guéris-le : cela est en ton
« pouvoir. »

Les Juifs cherchent à les consoler :

« Chères sœurs, cessez de pleurer et de nous arracher des

« larmes ; adressez plutôt à Dieu vos prières, et demandez-lui « le salut de Lazare. »

Marie et Marthe leur répondent :

« Allez, frères, vers le médecin suprême, allez en toute « hâte vers le roi unique ; dites-lui que notre frère est malade, « pour qu'il vienne et lui rende la santé. »

Les Juifs se rendent auprès de Jésus, qu'ils trouvent entouré de ses disciples, et lui disent :

« Parce que tu chéris Lazare, qui est gravement malade, « on nous a prié de venir rapidement vers toi ; toi qui es le « médecin suprême, viens visiter le moribond, pour qu'il soit « ton serviteur, quand tu lui auras rendu la santé. »

Jésus leur répond :

« Cette maladie de mon frère ne sera pas pour lui une cause « de mort, mais il doit arriver que par lui se manifeste en « moi la gloire de Dieu. »

Cependant, quand les Juifs reviennent à Béthanie, Lazare est mort. Deux d'entre eux conduisent Marie près du cadavre, et elle chante :

« Par suite de l'antique péché, la postérité d'Adam a été « condamnée à devenir mortelle. Maintenant j'ai douleur, « maintenant mon frère est mort, et c'est pourquoi je pleure.

« Par le fruit défendu il est certain que la mort a été intro- « duite en nous. Maintenant j'ai douleur, maintenant mon « frère est mort, et c'est pourquoi je pleure.

« La douleur nous accable ma sœur et moi, depuis le trépas « de notre frère. Maintenant j'ai douleur ; maintenant mon « frère est mort, et c'est pourquoi je pleure.

« Quand je pense à toi, ô mon frère, avec raison je demande « à grands cris la mort. Maintenant j'ai douleur ; maintenant « mon frère est mort, et c'est pourquoi je pleure. »

Les deux Juifs essaient alors de consoler Marie en lui disant :

« Cesse tes gémissements, calme ton chagrin, apaise tes
« soupirs ; une telle lamentation, de tels transports ne sont pas
« nécessaires.

« On n'a jamais vu que par nos larmes la vie fût rendue aux
« cadavres ; qu'ils tarissent ces pleurs qui ne sont en rien
« utiles aux défunts. »

Marthe survient, suivie de deux autres Juifs, et elle chante :

« Mort exécrable ! mort détestable ! mort que je dois à ja-
« mais pleurer ! Hélas, chétive ! puisque mon frère est mort,
« pourquoi suis-je vivante ?

« La mort de mon frère, terrible, soudaine, est la cause de
« mes soupirs. Hélas, chétive ! puisque mon frère est mort,
« pourquoi suis-je vivante ?

« Puisque mon frère est mort, je ne refuse point de mourir ;
« je ne crains pas la mort. Hélas, chétive ! puisque mon frère
« est mort, pourquoi suis-je vivante ?

« Depuis le trépas de mon frère, je refuse de vivre ; mal-
« heur à moi, infortunée ! Hélas, chétive ! puisque mon frère
« est mort, pourquoi suis-je vivante ? »

Les deux Juifs pour la consoler :

« Ne pleure plus, nous t'en prions ; nos pleurs ne peuvent
« servir à rien : il serait bon de persévérer dans nos larmes, si
« par là les morts pouvaient revivre.

« Pourquoi ne considères-tu pas que, tandis que tu te meur-
« tris le sein, tu n'es point utile à ton frère ? Pourquoi ne vois-
« tu pas que par là tu ne le ressuscites point ? »

Cependant, Jésus s'adressant à ses disciples :

« Il convient que nous retournions en Judée, car il est une
« œuvre que j'ai résolu d'y accomplir. »

Ses disciples lui répondent :

« Les Juifs te voulaient lapider naguère, cependant tu veux
« retourner en Judée. »

« Partons donc, s'écrie Thomas, et mourons avec lui. »

Jésus, tout en cheminant, dit à ses disciples :

« Lazare dort, il convient que je le visite. J'irai donc, et je « l'arracherai au sommeil. »

« Il est sauvé, s'il dort, répondent les disciples, le sommeil « est un signe de santé. »

Mais Jésus :

« Vous ne m'entendez point : il est mort ; mais, au nom de « mon Père, il faut que je le ressuscite. »

Quand Jésus arrive à Béthanie, Marthe qui est venue à sa rencontre, lui dit :

« Si tu fusses venu plus tôt, — ah, j'ai deuil ! — il n'y aurait point ici de tels gémissements. Bon frère, je vous ai perdu.

« Ce que tu pouvais pour le vivant, — ah, j'ai deuil ! — fais-le pour le mort. Bon frère, je vous ai perdu.

« Tu demandes à ton Père ce qu'il te plaît, — ah, j'ai deuil ! « — ton Père te l'accorde aussitôt. Bon frère, je vous ai « perdu (1). »

Jésus répond :

« Réprime ces larmes, ce tourment qui te déchire ; ton frère « est mort, mais aisément il peut revivre. »

« Je le crois, dit Marthe, mon frère ressuscitera et vivra, « mais au jour où il sera donné à tout homme de revivre. »

Jésus alors :

« Sœur, ne désespère point, je suis la Vérité et la Vie ; et « quiconque croira à ma parole vivra en moi, qui suis la Vie.

« Et celui qui, vivant en moi croira, la mort n'approchera « point de lui ; crois-tu, Marthe, qu'il soit vrai que tel est l'ordre « éternel ? »

Marthe s'écrie :

« Que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, que tu es venu « pour nous secourir, pour terminer notre exil, moi je crois. »

Puis elle court annoncer à Marie l'arrivée du Sauveur :

« Jésus approche, ma très-chère sœur ; que ton chagrin

(1) Ce refrain est en français : *Bais frère, perdu vos ai.*

« s'apaise, que tes larmes tarissent, fléchis-le par une humble
« prière pour qu'il rende la vie à Lazare. »

Marie s'adressant à Jésus :

« Personne ne peut me consoler ni m'enlever ma douleur,
« mais toi, Fils du Dieu vivant, je crois que tu peux me secourir.

« Toi, qui es tout-puissant, doux et miséricordieux, viens
« au sépulcre, ressuscite mon frère, que la mort, à qui toute
« chair est due, a enlevé si soudainement. »

Jésus répond à Marie :

« Je le veux, sœur, je le veux bien. Qu'on me conduise au
« sépulcre, pour que je rappelle à la vie celui que détient la
mort. »

Marie conduit Jésus au sépulcre :

« C'est ici que nous l'avons placé, voici l'endroit, Seigneur;
« nous te prions que tu le ressuscites, au nom de ton Père. »

Jésus s'adressant à la foule qui l'entoure :

« Enlevez la pierre qui couvre le sépulcre : Lazare doit res-
« susciter devant tout le peuple. »

« Mais, objectent les assistants, tu ne pourras supporter l'o-
« deur du mort : l'odeur d'un mort de quatre jours est fétide. »

Jésus, levant les yeux au ciel, prie ainsi son Père :

« Père, glorifie ton Verbe, à ma prière rends la vie à
« Lazare, et par là manifeste ton Fils au monde, ô Père, à
« cette heure.

« Si je te prie, ce n'est pas par défiance, mais à cause de la
« présence de ce peuple, afin qu'assuré de ta puissance, il
« croie en toi à cette heure. »

Puis il dit au mort :

« Lazare, sors du tombeau; je t'accorde la jouissance de
« l'air qui fait vivre; par la puissance de mon Père, je te l'or-
« donne, sors du tombeau et vis. »

Lazare ressuscite et Jésus ajoute :

« Il vit, déliez-le, et, délié, qu'il s'en aille. »

Lazare étant délié, s'adresse aux assistants :

« Voilà quels sont les prodiges de la volonté divine; vous « avez vu ces miracles et d'autres encore. Dieu a fait le ciel « et les mers; à ses ordres la mort tremble. »

Puis, se tournant vers Jésus :

« Tu es notre Maître, notre Roi, notre Dieu; tu effaceras le « crime de ton peuple : ce que tu ordonnes s'accomplit aussi- « tôt; ton règne n'aura point de fin. »

Le drame est terminé : si on l'a représenté dans la matinée, Lazare, en souvenir des mystères liturgiques qui avaient lieu après matines, on entonne : *Te Deum laudamus;* si c'est dans l'après-midi : *Magnificat anima mea Dominum*, en souvenir des mystères liturgiques qui avaient lieu après vêpres (1).

A la suite de cette production latine si édifiante, si grave et d'un effet si dramatique, nous arrivons à une composition tout entière en langue française, le *Mystère d'Adam* (2). Un lecteur et le chœur inaugurent et interrompent quelquefois la pièce par des récitations liturgiques en latin : *In principio Deus creavit cœlum et terram*, — *Dum ambularet*, — *In sudore vultus tui*. On le voit, c'est le procédé d'Eschyle. La mise en scène est très-soignée et réglée par une instruction précise. « Le paradis sera établi sur un endroit élevé, et l'on tendra tout autour des tapisseries et des étoffes de soie à une telle hauteur que les personnages qui seront dans le paradis ne soient visibles qu'au-dessus des épaules. (Cette précaution est indiquée sans doute pour cacher des personnages qui changent de costume.) On apercevra des fleurs odoriférantes et de la verdure, des arbres aux branches desquels pendent des fruits, afin que ce jardin paraisse délicieux.... » Le serpent sera ingénieusement composé.

Après une tentative inutile sur Adam, Satan entreprend la tentation d'Ève. Il lui fait promettre le silence.

(1) J'emprunte la traduction de ce drame d'Hilaire à Marius Sepet.

(2) M. Moland (*Origines littéraires de la France*) a donné de ce drame une excellente analyse à laquelle nous empruntons quelques détails et quelques traductions. A quoi bon recommencer ce qui a déjà été fait et bien fait?

LE DIABLE (1).

J'ai vu Adam ; il est trop fol.

ÈVE.

Il est un peu dur.

LE DIABLE.

On l'amollira ;
Il est plus dur que n'est l'enfer.

ÈVE.

Il est son maître.

LE DIABLE.

Il est esclave.
Il ne veut prendre soin de lui ;
Prends donc soin de toi-même si tu veux.
Tu es chose faible et tendre,
Tu es plus fraîche que n'est la rose,
Tu es plus blanche que le cristal
Ou que la neige qui tombe dans le vallon glacé.
De vous deux le Créateur fit mauvais couple :
Tu es trop tendre et lui trop dur.
Et pourtant tu es la plus sage ;
Tu es toute pleine de raison,
Aussi est-il bon d'avoir affaire à toi.
Je veux te dire...

ÈVE.

Fais-le donc.

LE DIABLE.

Qu'on n'en sache rien.

ÈVE.

Qui le saurait?

LE DIABLE.

Pas même Adam.

ÈVE.

Point par moi...

(1) Traduction de M. Moland.

LE DIABLE.

Je vous avertis d'un grand piége,
Qui vous est tendu dans ce jardin :
Le fruit que Dieu vous a donné
N'a guère en soi de bonté.
Celui qu'il vous a défendu,
Au contraire, a grande vertu.
En lui est le don de vie,
De puissance et de seigneurie,
De tout savoir : le bien, le mal.

ÈVE.

Quelle saveur a-t-il?

LE DIABLE.

Céleste.
A ta beauté, à ta figure
Il siérait bien s'il arrivait
Que tu devinsses souveraine du monde,
De ce qui est au-dessus et de ce qui est au-dessous de nous,
Que tu susses tout ce qui est,
Et en toutes choses fusses passée maître.

ÈVE.

Est-il tel ce fruit?

LE DIABLE.

Oui, en vérité.

ÈVE.

Sa vue seule me fait du bien.

LE DIABLE.

Que sera-ce si tu le manges?

ÈVE.

Eh! que sais-je?

LE DIABLE.

Ne me croiras-tu pas?
D'abord prends-le et donne-le à Adam.
Vous aurez à toujours la couronne du ciel :
Au Créateur vous serez pareils :

Il ne pourra vous céler ses desseins.
Du moment où vous aurez mangé du fruit,
Votre cœur sera à jamais changé ;
A Dieu vous serez, sans faute,
Égaux en bonté, égaux en puissance.
Goûte le fruit.

Ève succombe et fait succomber Adam, qui comprend aussitôt sa faute. Dieu, qui est désigné sous le nom de *la Figure*, apparaît et dit : *Adam, ubi es?* Adam répond que la femme l'a séduit, et Ève que le serpent l'a trahie. Viennent ensuite l'expulsion du paradis, le travail, les regrets.

On ne pouvait en rester là. Le meurtre d'Abel était ordinairement joué à la suite. Enfin on représentait le mystère déjà cité des prophètes du Christ, c'est-à-dire la Rédemption.

« Tel est le plus ancien monument de notre génie dramatique en langue française, dit ici M. Malaud ; on ne saurait lui souhaiter un sujet plus élevé et plus imposant, car il embrasse, dans quelques scènes magistrales, toute l'histoire et l'explication de l'humanité, de sa condition et de sa fin. Il nous montre admirablement ce qu'était le théâtre à son origine : un simple et sublime enseignement religieux offert au peuple assemblé sous une forme vivante, saisissante, accessible à tous les esprits. »

A part quelques scènes qui reproduisent le texte de la Genèse, le mystère d'Adam s'éloigne tout-à-fait de la forme liturgique, laquelle paraît réservée au lecteur et au chœur, comme dans la tragédie grecque. Le dialogue est inventé et avec toutes les ressources de l'observation et de l'imagination. Le serpent fait d'une manière très-adroite, successivement appel à tous les mauvais penchants..., je ne veux pas dire qui sont naturels à la femme, non, mais que la malignité lui attribue : la curiosité, la vanité, l'ambition, la coquetterie, la friandise. Sous ce rapport, le drame est tout-à-fait humanisé, mais sous ce rapport seulement. L'œuvre n'en conserve pas moins son caractère religieux. Elle est d'ailleurs

représentée encore à la porte même de l'église, où il est indiqué que la Figure, c'est-à-dire Dieu, se retire après avoir parlé aux hommes.

V.

Dernière forme des Mystères.

Au xve siècle, le mystère a subi une transformation complète. Les premières compositions, comme celle de la Résurrection qui a été citée plus haut, n'étaient guère que la découpure d'un chant liturgique. Pendant la seconde période, des développements y ont été ajoutés, qui ont humanisé la représentation. A la dernière époque, non-seulement chacun des faits représentés a été singulièrement allongé à l'aide des traditions souvent apocryphes, des légendes et de l'imagination des auteurs, mais les mystères ont été cousus les uns aux autres de manière à former de vastes cycles. Les trois compilations, qui ont eu le plus de célébrité, sont : *le Vieil Testament*, *la Passion*, dont les divers manuscrits varient de 40,000 à 67,000 vers, le *Triomphant mystère des Actes des Apôtres*. La représentation du *Viel testament* durait une vingtaine de jours, et les *Actes des Apôtres* quarante jours ; ce mystère contient près de 70,000 vers.

Celui de ces drames qui eut le plus de retentissement est la *Passion*, qui a été plusieurs fois remaniée. Une confrérie spéciale fut organisée pour représenter ce grand mystère.

Je n'entreprendrai pas ici d'en parler avec quelque détail : ce serait trop m'écarter de l'objet de ce travail. On le comprendra si l'on se rappelle que l'analyse d'un des manuscrits de la *Passion* comprend 584 pages. C'est d'ailleurs, un sujet bien connu aujourd'hui par d'excellents travaux. J'indiquerai seulement dans l'*Ordinale de origine mundi* une légende mystique de l'Arbre de la Croix. On la terminait par le martyre de la jeune Maximilla, que l'on croit être Jehanne d'Arc.

A la suite de ces trois mystères, je me bornerai aussi à men-

tionner deux volumes manuscrits qui contiennent quarante miracles de Notre-Dame et à rappeler que la légende des saints a fourni la matière à d'innombrables compositions du même genre, Chaque ville a ainsi honoré son patron. Un fait édifiant ou miraculeux qui avait frappé l'imagination était aussi traduit sur la scène pour l'édification du public. Ainsi le miracle de la rue des Billettes fut représenté dans le *Mystère de la Sainte-Hostie*. C'est un drame saisissant et bien agencé (1). Le juif a acheté d'une femme pauvre une hostie consacrée et il s'acharne à la profaner. Voici les fragments de la scène dans laquelle la femme et les enfants cherchent à arrêter sa fureur vraiment satanique :

LA FEMME DU JUIF.

Il saigne, hélas ! quel sacrilége !
Par Mahomet (2), il est en vie.

(*Elle a la vision de l'Enfant-Jésus.*)

LA FILLE (*à genoux*).

Hélas, doux père, je vous prie
Pour que vous ne le frappiez pas.

LE FILS (*en pleurant*)

Hélas ! il saigne, hélas, hélas !
Pour Dieu, mon père, arrêtez-vous.
Hélas ! il est si beau et doux,
Donnez-moi : je le garderai.

LE JUIF (*tout ébahi.*)

Or, paix ! ou bien je vous battrai,
Canailles, vous faut-il parler ?
La paix, ou sans plus babiller,
A l'instant je vous frapperai
De ce bâton qui est singlant
Tant que je voie couler le sang
De vos flancs et de vos côtés.

(1) Le comte de Doubet en a donné une traduction en prose dans le *Dictiontionnaire des Mystères*. — Paris, Migne.

(2) Le moyen-âge attribuait Mahomet aux juifs et aux païens, comme Apollon aux musulmans.

Aussi voilà le temps qui passe
Croyez-vous vrai que Jésus soit?

LA FILLE.

O mon doux père, hélas, je vois
Couler le sang de toutes parts.
Et pour Dieu ne le tuez pas,
Votre façon est trop hardie.

LE JUIF.

Je m'en vais quérir là derrière
Mon grand couteau dont je dépèce
La viande : En ferai mainte pièce:
Une, deux, trois, quatre, cinq! Il semble,
Par le grand Dieu, qu'il se rassemble.
Il est entier comme devant!
J'ai tout à fait perdu le sens,
J'enrage ; je ne sais que dire.

VI

LES MYSTÈRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

Je terminerai cet exposé en donnant quelques extraits des mystères sur l'histoire de France.

Le *Mystère du siége d'Orléans* est du XVe siècle. M. Guessard, qui l'a publié (1), estime que le premier et le plus grand mérite du dramaturge inconnu est dans le choix du sujet; il ne lui fait pas un crime d'avoir suivi pas à pas le *Journal du Siége*. « Le mérite de l'invention, dit M. Guessard, était-il permis à notre auteur? et quand il aurait pu se le donner, qu'aurait-il imaginé? Voyez les belles choses qu'ont ajouté à l'histoire de Jeanne d'Arc le génie de Shakspeare et celui de Schiller, sans parler des auteurs de second rang qui ont osé toucher au même sujet!... N'était le respect que l'on doit toujours au génie et même au talent, nous serions tentés d'en user ici avec la même liberté qu'Alceste et de préférer notre

(1) Dans la collection des Documents inédits sur l'histoire de France.

vieux mystère, dans sa naïveté et dans sa simplicité historique, à toutes les œuvres d'art qu'a fait éclore le même sujet... L'auteur de notre mystère avait cette bonne fortune que son sujet, tout emprunté qu'il fût à l'histoire profane, lui ouvrait cependant le domaine du surnaturel. Il n'a pas manqué d'en profiter et assez heureusement. Plusieurs scènes se passent au ciel... Ces scènes sont assez habilement placées dans le poëme, c'est-à-dire que l'intervention divine arrive toujours à propos, au moment décisif et lorsque la cause française semble de plus en plus désespérée. En elles-mêmes, elles sont traitées convenablement, en ce sens que chaque personnage y agit et y parle au fond selon sa dignité ; mais l'inspiration, le souffle poëtique y manquent absolument. »

Le personnage de Jehanne d'Arc nous attache par tant de côtés, l'intervention divine dans de telles circonstances est pour nous quelque chose de si attractif et de si touchant qu'on né trouvera pas trop longues la citation que je vais faire de la grande scène qui se passe dans le ciel, après la prière du Roi.

« Lors icy y a pause longue. — Puis le roy de France se mettra à genoux devers paradis ; et dit :

LE ROY.

O Dieu très-digne et glorieux
Puissant, éternel roy des cieulx !
Je vous pry, ayez souvenance
De moy desplaisant, soucieux,
Quant je regarde de mes yeulx
Mon royaume qui est en doubtance.
A! Dieu du ciel, Dieu de puissance,
Plaise vous avoir remembrance
De me secourir, il fust tant ;
En moy n'est plus nulle espérance
Ne avoir de nul recouvrance,
De homme qui soit, tant soit il grant.
Jhesus! si je vous ay meffait
Et que envers vous ay forfait,
Vous requiers pardon humblement,

Et que je ne soye deffait,
Ne le royaulme ainsi contrefait
Par anemis villainement,
Y vous a pleu certainement
Me bailler le gouvernement
Du royaulme, par permission:
Se j'ę fait faulte aucunement,
Je m'en reprens très-grandement,
Vous requerant remission.
O créateur de tout le monde
En qui tout pouvoir si habonde
Et dont vient consolacion,
Là où vostre vertu redonde,
Y n'est riens sur la terre ronde
Où n'ayez dominacion.
Or voy ge la destruction
Du royaulme et la perdicion
Se vous ne mectez à garant.
Hélas! ayez compassion
Par la vostre redemption.
Plus n'ay d'espoir que à Orleans;
Or n'y scay plus qué confort querre
Je voy, par fortune de guerre,
Et suffisant de la tenir.
Je vueil delesser le pays
Et me consent estre desmis,
Vray Dieu, se c'est votre plaisir.

NOSTRE-DAME (*à Dieu.*)

O chier filz! très-dévotement
Et très-affectueusement,
Je vous requiers tant que je puis
Que ne souffrez aucunement
Au monde tel encombrement
Comme je voy qu'il est empris:
C'est que le roy des fleurs de liz
Que en dignité avez mis
Conduire le royaulme de France
Qu'i soit par estranges soubmis,

Et que celuy roy soit desmis,
Chier filz, ce serait viollence.
Ces Anglais, venuz d'Engleterre,
N'ont nul droit en icelle terre
De France, n'à eulx n'appartient.
Or voy par fortune de guerre
Le veullent avoir et acquerre,
Et mectre le Roy au neant,
Qui est vrai roy des crestiens
Et sur tous les roys parmanant,
Esleu par la vostre clemence.
Si les anemis ont Orleans,
Y conquestront le ramanant
A leur voulenté et plaisance.
O mon filz! doucement vous prie
Que ce fait vous ne souffrez mie,
De nostre bon roy crestien,
Que perde ainsi la seigneurie
De France et noble monarchie
Qui est si noble terrien.
C'est le royaulme qui tout soustien[t]
Crestienneté et la maintien[t]
Par la vostre divine essence,
Ne autre n'y doit avoir rien :
Au roy Charles luy appartien[t],
Qu'il est droit heritier de France.

SAINT EUVERTRE.

. . . .

SAINT AIGNAN.

. . . .

DIEU.

Mere, j'é très bien entendu
Que m'avez fait une requeste
Pour mon peuple qui est perdu
Par leur vie faulse et deshonneste.
Je congnois que chascun s'apreste
A moy du tout desobeyr;

Nulluy ne fait riens qu'à sa teste,
Sans me voloir de riens servir.
Prestres, bourgeois et laboureux,
Gens de pratique et autrement,
De present sont tous décepveurs
D'eulx gouverner injustement.
Tout se maintient meschantement,
Sans nulluy de moy tenir compte;
Dont les delesse povrement
Cheoir en deshonneur et honte.
Puis les plus grant d'auctorité,
Les haulz princes, ducs et barons,
Rempliz d'orgueil et vanité,
Maugréeurs, jureurs et felons,
Que de moi nulle mémoire n'ont,
Ne ne vous ont en reverence,
Mais tout à opposite sont,
Vivent de tout à leur plaisance;
Je ne puis ce fait consentir
Vostre requestre, chere mere,
Que l'air si est empuanty
Pour leur vie orde et de peute aire
Ne n'ont en aucune manière
De vous ne de moy ramembrance.
S'ilz endurent de la misere,
Vous savez, c'est droite sentence.

NOSTRE-DAME.

Ah! mon filz, ayez congnoissance
De la bonne et humble priere
Du roy Charles, qui en présence
Vous a requis de son affaire.
Y recongnoist son vitupère,
En vous en requerant pardon,
Dont il se humlie à memoire:
Chier filz, ne le lessez pas don.

SAINT EUVERTE.

Père puissant! nous vous prions
Vous plaire le Roy secourir,

Et ceux d'Orleans, tout tant qu'i sont.
En paix et union tenir.
Je les ay aymez et cheriz,
Et pour ce que leur patron suis,
Par vostre saint nom, sans faillir,
Leur evesque je fus jadis.

SAINT AIGNAN.

Chier Sire! vous ne lerez pas
Le royaulme ainsi estre soubmis,
Par gens estranges mis au bas,
Le bon roy crestien desmis;
Pareillement noz bons amis
D'Orleans, dont evesque je fus,
Qui en leur devoir se sont mis
Et bien loyaulment deffendus.

DIEU.

Mère et vous, mez bons amis,
Vueil entendre à vostre requeste,
Combien les avoye permis
A malediction celeste,
Pour leur vie faulse et deshonneste,
Et François principalement;
Et vueil que on les admonneste
Que pugniz seront grandement.
Le royaulme je recouvreray
Au roy Charles par sa prière,
Et en honneur l'exauceray,
Que tout temps en sera memoire,
Sans que François ayent la gloire
De avoir par eulx recouvert,
Ne leur en donray la victoire:
On les verra à descouvert
Michel Ange, entend à moy:
Je veuil par toy faire messaige,
Pour subvenir au desarroy
De France, le noble heritaige.
En Barois yras en voyaige.
Et feras ce que je te dy.

Au plus près d'un petit village
Lequel est nommé Dompremy,
Qui est situé en la terre
Et seigneurie de Vaucoleur,
Là trouverras, sans plus enquerre,
Une pucelle par honneur.
En elle est toute doulceur,
Bonne, juste et innocente,
Qui m'ayme du parfont du cueur,
Honneste, sage et bien prudente.
Tu luy diras que je luy mande
Qu'en elle sera ma vertu,
Et que par elle on entende
L'orgueil des François abatu;
Et que je me suis consentu
Recouvrer le royaulme de France,
Et par elle sera debatu
Contre les Anglois par oultrance.
Premièrement, tu luy diras
Que par elle veuil qu'i soit fait,
Et de par moy luy commanderas
Qu'i soit accomply et parfait.
S'y est qu'elle voise de fait
Pour lever le siege d'Orleans,
Chasser les Anglois à destroit,
S'y ne s'en vont incontinant.
Puis après, elle le menra,
Le roy Charles, sacrer à Rains.
De par moy elle accomplira
Et en parviendra à ces fins;
Que de ce ne se doubte point :
Ma vertu sera avec elle,
Pour accomplir de point en point
Par icelle jeune pucelle.
Dy luy aussi pareillement
Qu'elle se veste en habit d'omme
Je luy donray le hardiment,
Pour mieulx que le cas se consomme.
Puis elle s'en yra en somme

Devers Robert de Baudricourt,
Pour l'amener en ceste forme
Devers le Roy et en sa court. (Vers 6814 à 7051).

La faiblesse du style n'empêche pas l'impression de cette scène si pleine de grandeur et de moralité. On peut s'imaginer l'effet qu'elle produirait si elle était écrite par Corneille. Les malheurs de la France attribués à ses péchés, sa délivrance due à l'intervention de la Vierge et des saints, ramènent la pensée vers une œuvre poétique de la même époque, *la Complainte de France*, par Charles d'Orléans :

Sces-tu d'où vient ton mal à vrai parler?
Congnois-tu point pourquoy es en tristesse?
Conter le vueil pour vers toi m'acquitter.
Escoute-moy et tu feras sagesse.
Ton grant orgueil, glotonie, paresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure, dont as eu abondance,
Ont pourchacié vers Dieu de te punir,
Très-crestien, franc royaume de France.
. . . .
Dieu a les bras ouvers pour t'acoler,
Prest d'oublier ta vie pécheresse.
Requier pardon ; bien te vendra aider
Nostre-Dame, la très-puissant princesse,
Qui est ton cry et que tiens pour maistresse.
Les saints aussy te vendront secourir,
Desquelz les corps ont en toy demourance.
Ne vueille plus en ton péchié dormir,
Tres-crestien, franc royaume de France.

C'est sur ce ton que les poëtes faisaient de la politique au milieu de la décadence du moyen-âge ; mais il faut revenir à notre mystère. La *Complainte de France* ne nous a pas fait sortir de l'atmosphère de Jehanne d'Arc.

J'emprunterai encore une dernière appréciation à M. Guessard, désespérant d'arriver à mieux juger et à mieux dire : « Dans le reste de l'ouvrage, lorsque le poëte se borne à faire

parler les principaux personnages, soit pour préparer les faits qui vont suivre, soit pour chercher à en prévoir le résultat, il s'en tire en général avec sagesse et convenance et ne leur prête que des sentiments conformes au rôle qu'ils ont joué dans l'histoire. Jeanne d'Arc, par exemple, ne se montre pas seulement dévouée et animée de l'amour de la patrie, elle témoigne encore, en toute rencontre, une douce pitié pour les ennemis vaincus. » Voici une scène qui m'a paru singulièrement élevée et touchante : ce sont les adieux de Charles VII à la Pucelle :

LE ROY.

Jehanne, belle fille et amye,
De vous voir je prans grant plaisir,
En pryant la Vierge Marie
Qu'i vous garde de desplaisir.
Tout mon comfort, tout mon desir
Si est en vous, doulce Pucelle,
Desirant que puissiez venir
A vostre intencion formelle.
J'ay en vous parfaicte fiance,
Fille, que vous m'ayderez,
Et par vous auray recouvrance,
Ainsi que promis me l'avez.
Dieu vous doint bien perseverer
Et estre toujours en sa garde,
Que j'espoir de recouvrer
Mon royaulme, mès que ne vous perde.

LA PUCELLE.

Roy, soyez tousjours humble et doulx
Envers Dieu ; il vous gardera,
Et de ses biens il vous donra.
A Dieu, je prans congié de vous.

LE ROY.

Se besoing vous avez de nous,
Mandez, fille : on l'accomplira.

LA PUCELLE.

Roy, soyez tousjours humble et doulx
Envers Dieu: il vous aydera

LE ROY.

Fille, je n'ay autre propoux
Que faire ce qu'il vous plaira,
Et se Dieu plaist, vous gardera
De mal, de dangier contre tous

LA PUCELLE.

Roy, soyez tousjours humble et doulx
Envers Dieu, il vous aydera
Et de ses biens il vous donra.
A Dieu, je prans congié de vous. (Vers 11191 à 11222).

Nous voici arrivés au commencement du XVI[e] siècle: *Cy comance la vie Monseigneur Saint Loys, roy de France, par personnaiges, composée par Pierre Gringoire, à la requeste des maistres et gouverneurs de la dicte confrairie du dit saint Loys, fondée en leur chapelle de Saint-Blaise, à Paris.* Cette confrérie de Saint-Louis, c'était le corps des tapissiers et des merciers. Voilà un fait qui mérite bien de distraire un instant notre attention, car il n'est pas indifférent dans l'histoire de l'Art. Au siècle suivant, la corporation des orfèvres faisait exécuter le chef-d'œuvre du peintre Le Sueur, pour l'offrir à Notre-Dame de Paris. Et il en était de même dans toutes les villes, tandis qu'aujourd'hui, la plupart des merciers, des tapissiers et des orfèvres de la capitale, ignorent le nom de Le Sueur, se soucient fort peu de saint Louis et ont perdu l'habitude d'avoir un patron.

C'est notre devoir, non-seulement comme chrétiens, mais comme artistes, de rappeler les maîtres et les artisans aux grandes traditions de la France. Le jour où une libre corporation demandera un tableau religieux à quelque émule de Flandrin, et le mystère de son patron à Jules Barbier ou à Henri de Bornier, ce jour sera peut-être celui où nous retrouverons ce que les Français ont eu au XIII[e] siècle, un art chré-

tien et français, c'est-à-dire véritablement populaire, dans le sens élevé du mot.

Pour y atteindre, il faut absolument pouvoir débuter comme le *mystère de la Sainte-Hostie :*

Lisez ce fait, *grans et petis!*

Le tableau de saint Paul à Éphèse brille au Louvre, où chacun peut admirer cette grande page, digne de figurer à côté de la *Prédication de Saint Paul*, par Raphaël. *La vie de Monseigneur Saint Loys* gît encore manuscrite à la Bibliothèque nationale (1). M. Onésime Leroy en a publié une analyse, dont je vais extraire quelques citations (2)...

Plusieurs grands vassaux viennent reprocher à Blanche de Castille l'éducation religieuse qu'elle donne à son fils :

LE DUC DE BRETAIGNE.

Vous le faictes entretenir
A un tas de frères prescheurs,
Bigotz, ses maistres et recteurs.
Cela certes ne nous peult plaire.

LE COMTE DE LA MARCHE.

En voullez-vous ung moine faire,
Qui presche d'esglise en esglise?
Quelque chose qu'on en devise,
Cela nous desplaist, somme toute.

LE COMTE DE CHAMPAIGNE.

Ung prince doit aymer la jouzte
Estre large et habandonné :
Pour ce cas est roy ordonné.
Et en triumphal estat mis.

LA ROYNE.

Il fault craindre Dieu, mes amys...

Saint Louis, se sentant près de mourir, dit :

Mon humaine fragilité
Déchet de tous point...

(1) Si l'on avait retrouvé les comptes de cuisine d'une Phryné plus ou moins célèbre, on les aurait publiés depuis longtemps et bien vendus, car beaucoup d'honnêtes gens auraient déclarés que c'est très-curieux !
(2) Pages 314 et suivantes. Voir aussi le *Dictionnaire des Mystères*.

Et, pour ce, vueillez tost entendre
Et préparer ung lit de cendre,
Sur lequel je me coucheray,
Et mon esprit à Dieu rendray.
Considérant sans plus enquerre,
Que je suis venu de la terre
Et qu'en terre retourneray.

L'ESGLISE.

Bien, Sire, je prépareray
Un lit de cendres pour vous mettre.

Voici les derniers moments du roi :

Le bon Seigneur a les mains joinctes.
Eslevant ses corporelz yeux
Très-humblement devers les cyeux.
De pitié que j'ay, je m'en pâme.

L'ESGLISE.

Il a rendu sa dévote âme
Entre les bras du doux Jhésus...

Voici, pour terminer, les regrets que suscite, en France, la nouvelle de la mort de saint Louis, dans toutes les classes de la population :

LE POPULLAIRE.

Ha! le bon roy!
Il a observé la justice,
Il a soutenu la police
Honnestement, selon la loy,
Droit et raison.

BONCONSEIL.

Ha! le bon roy!
Toute l'Église militante
A été docte et florissante.
Paisible, vivant à requoy,
Durant son temps.

LE POPULLAIRE.

Ha! le bon roy!

Il supportoit bourgoys, marchands.
Même les laboureurs des champs,
Pugnissant gens pleins de desroy,
Pillars, larrons.

BONCONSEIL.

Ha ! le bon roy !
Simples, ignorants, supportoit,
Pauvres, mendians confortoit,
Observant de Jhésus la foy,
Redoubtant Dieu.

LE POPULLAIRE.

Ha ! le bon roy !

VII

DE LA DÉCADENCE AU XV[e] SIÈCLE.

Le xv[e] siècle a été pour la poésie française une ère de décadence, malgré l'éclat ou le charme de quelques compositions lyriques.

L'ancienne chanson de geste, si pure, si noble, si chrétienne, s'était laissée entraîner dans la magie et dans la galanterie. Elle avait pris des dimensions disproportionnées pour aboutir plus tard aux pauvretés du roman d'aventures en prose dans la *Bibliothèque bleue*. Il faut constater toutefois que, même dans la vulgarité de la rédaction actuelle, les *Quatre Fils Aymon*, par exemple, sont encore une nourriture plus saine que *Madame Bovary* et que ce n'est pas abêtissant et ennuyeux comme le *Nuna Pompilius* de M. de Florian.

Le mystère a eu aussi sa décadence, mais il faut s'entendre. La plupart des reproches qui lui ont été adressés depuis trois siècles, il ne les mérite pas ; on a jugé les drames du moyen-âge avec les idées dites classiques. Ainsi je ne saurais accepter comme un reproche sérieux la longueur d'une pièce de théâtre. Un drame ne sera pas long parce que la représentation durera une journée, ou deux journées, ou une semaine.

Il sera long lorsque les choses y seront dites longuement, lorsqu'il contiendra des *longueurs*, ou lorsque les parties en seront disproportionnées. Une tragédie jouée en une heure et demie peut être horriblement longue. Au contraire, on peut n'encourir aucun reproche de ce genre en consacrant douze journées consécutives à raconter au peuple les actes des douze apôtres, ou en consacrant 28,000 vers à exposer aux Français les faits merveilleux contenus dans une chronique de Jehanne d'Arc. Qu'on convoque les lettrés et les oisifs dans une salle close, bien dorée et bien chauffée, pour y venir au poids de l'or, lutter pendant trois heures contre les effets naturels de la digestion, en regardant par un binocle les toilettes à la mode, je le veux bien; mais vous n'avez le droit, ni de par Aristote, ni de par Boileau, de trouver contraire au goût que je convoque tous les habitants de la ville et les paysans d'alentour auprès de la Cathédrale ou sur la place de l'Hôtel-de-Ville devant un théâtre improvisé, mais combiné avec toutes les ressources de l'art, et que je les y réunisse pendant huit jours consécutifs, si je réussis à les exalter, à les attendrir et à les édifier aux scènes du Testament, de la vie des saints ou des héros de l'histoire de France.

Est-il besoin d'expliquer que, pour un spectacle de ce genre, je ne devrai pas m'astreindre au respect des prétendues unités de temps et de lieu. Si je veux montrer les grands effets de la grâce en saint Paul, je le prendrai à la lapidation de saint Etienne; je le retrouverai sur le chemin de Damas; je le conduirai devant l'Aréopage et je suivrai sa noble trace jusqu'à Rome. Si saint Louis est mon héros, il faudra bien que je le montre dans son palais arbitre entre le roi d'Angleterre et ses barons, — à Vincennes, aux pieds du chêne, — en Egypte, dans la prison du Soudan, — en Palestine, soignant les lépreux de ses royales mains; on le verra rapporter la couronne d'épines à Paris en procession et pieds nus et faisant construire la Sainte-Chapelle; enfin mourant sur la terre d'Afrique. Si l'on peut s'intéresser pendant deux heures à la *Clémence d'Auguste*, sera-ce réellement trop que de demander

deux jours pour la *vie de Monseigneur Saint Loys*? C'est ce qu'à pratiqué Eschyle, avec sa trilogie argienne, et Shaskpeare avec ses trois journées sur plusieurs rois d'Angleterre.

J'ai entendu aussi trouver mauvais que, sur l'étendue de la place publique qui servait de théâtre, on ait juxta-posé Jérusalem, l'Egypte et Rome, placé l'enfer en dessous et superposé le paradis. Tout cela est affaire d'habitude. Dans nos théâtres actuels, nous trouvons agréable, et qui plus est naturel, que les mêmes planches représentent successivement une salle, une forêt, une chapelle. Le machiniste siffle : les décors roulent, les toiles s'abaissent ou se relèvent; un laquais en livrée vient enlever les accessoires gênants; l'orchestre joue un autre air et le tour est fait. L'illusion est complète, nous voilà transportés dans un autre lieu, enchantés et avec raison. Est-ce plus naturel que la juxta-position du moyen-âge? Aucunement. Si l'aristarque moderne se moque de ce que Michel ou Gréban a mis les lieux à côté l'un de l'autre, en supprimant les distances, Pierre Gringoire ne pourrait-il se récrier contre la naïveté des modernes, qui ont la prétention de supprimer la diversité des lieux en plaçant successivement toutes les localités au même endroit, comme si les diverses localités ne co-existaient pas dans le temps et dans l'espace? Ils auraient tort tous les deux. Il n'y a pas, en effet, de représentation dramatique sans un parti pris, sans une convention tacite à l'endroit de la vraisemblance. L'illusion n'est jamais sur la scène, mais dans l'imagination du spectateur.

Le parti-pris auquel nous sommes habitués nous paraît plus naturel que celui de notre voisin ou de notre ancêtre, et voilà tout. Le réalisme ne trouvera jamais de satisfaction complète sur une scène quelconque. Est-ce que les Grecs ne se sont pas émus à la reconnaissance d'Oreste avec sa sœur, parce qu'Electre et les jeunes choéphores étaient jouées par de gros gaillards barbus, ventrus, coiffés d'un masque et montés sur des échasses? Pardon, le réalisme a apparu à une certaine époque. Afin de mieux se représenter les douleurs d'Hercule sur le bûcher, les Romains y faisaient brûler un esclave.

Comme les beaux esprits de Rome, après cette invention, ont dû ricaner de la naïveté de ces misérables Grecs qui ne se faisaient pas même cuire un mannequin et se contentaient d'entendre les vers d'Euripide, sans la plus petite odeur de brûlé !

Pour mon compte, je considère la disposition externe du théâtre au moyen-âge, outre qu'elle était très-soignée et très-ingénieuse, je la considère, dis-je, comme étant dans son parti-pris, la plus belle et la plus puissante que les hommes aient jamais imaginée. C'est un point par lequel le théâtre du moyen-âge est supérieur à celui de la Grèce. — Quelle admirable leçon, mais aussi quel puissant motif d'émotion dramatique que de placer le champ de l'activité humaine entre le ciel et l'enfer, toujours présents ! Boileau a eu grand tort de le reprocher à nos anciens mystères.

Parlerai-je des décorations et des costumes ? Ce n'était pas un faible motif d'émotion, pour toutes les classes de la société, de voir étaler les plus riches joyaux des abbayes et des palais, les plus belles tentures, les armes de choix, les costumes les plus splendides que, de toute la province, on a envoyés avec un entrain irrésistible pour représenter dignement devant le peuple, par deux cents citoyens de bonne volonté, la gloire de Salomon ou la cour du roi des Indes converti par saint Thomas, ou le sacre de Charles VII. Combien le chrysocale de nos théâtres paraîtrait pâle et surtout insignifiant, sans saveur et sans parfum à nos ancêtres ? Nous n'avons même pas inventé les expositions retrospectives. — Nous n'avons pas surtout trouvé le moyen d'y intéresser les jardiniers et les porteurs d'eau.

En réalité, jamais notre théâtre n'a retrouvé la vraie popularité dont il a joui au moyen-âge. Une représentation était alors une fête publique, qu'on mentionnait dans les annales de la cité et qui ne peut être comparée qu'à la célébration des jeux olympiques dans l'ancienne Grèce. En repassant ainsi un à un tous les reproches faits à notre ancien théâtre, on arriverait dans bien des cas à réformer nos jugements ou plutôt à nous débarrasser des préjugés que Boileau nous a inculqués.

La décadence de notre théâtre a été plutôt dans la forme que dans le fonds. Que voulez-vous ? le xve siècle a été une époque d'affaissement. L'architecture gothique a dégénéré ; la poésie a dégénéré ; l'éloquence sacrée a dégénéré On ne trouvera plus sous les Valois, et même à partir de Philippe-le-Bel, la pureté et le goût du xiiie siècle. Le théâtre a subi la même influence. Le style est devenu languissant et sans relief, souvent vulgaire ou prétentieux. On a introduit sur la scène des sermons ennuyeux qui avaient le défaut, non pas d'être des sermons comme il y en a dans les tragédies grecques, mais d'être ennuyeux. La délicatesse des mœurs avait disparu : on ne la retrouva pas sur la scène qui a accueilli si souvent des choses grossières et licencieuses, quoique sous ce rapport, il faille faire grâce à certains détails qui n'ont que le défaut de n'être plus dans nos mœurs. Nous devenons de plus en plus collets montés.

Malgré ces écarts réels, le théâtre français du moyen-âge est resté fidèle à sa mission, qui était l'instruction et l'édification du peuple. On le déclarait franchement, au début ou à la fin de la représentation, comme j'en pourrais citer mille exemples. Ainsi, dans *le Martire de saint Estienne*:

Et pour ce seul en réciter
Les vies des sainz et des saintes
Pour les bonnes gens inciter
A bonnes œuvres non pas faintes,
Et pour leurs cuers habiliter
Envers Dieu par doulces complaintes. (1)

Le prologue du drame anglais *Candlemas Day*, dit :

These grett thyngs remembered, after our entent,
Is for to worshyppe oure Lady and seynt Anne (2).

(1) Jubinal. *Mystères inédits*. Tome II, page 3.
(2) Hawkens. *Origin of the english drama*. Tome I, page 5.
(Ces deux citations se trouvent dans l'ouvrage de M. Edelestand Duméril.)

« Notre intention, en rappelant ces grandes choses, est d'honorer Notre-Dame et sainte Anne. »

Les représentations des drames et des pantomimes opéraient la conversion des pécheurs, comme en témoigne un évêque gallois, cité par M. de la Ville-Marqué : « Il est certain que plusieurs des pèlerins venus à la fête, s'en retournent chez eux corrigés et améliorés par suite de ce qu'ils ont vu et de ce qu'il ont senti aux représentations pieuses dont j'ai parlé ; ainsi le permet la miséricorde de Dieu, plus porté à se réjouir de la conversion des pécheurs que de leur damnation (1). »

Le même écrivain, en parlant de l'impression produite par *le Grand mystère de Jésus,* rappelle un mot devenu proverbial : « Les foules y vont en chantant et s'en reviennent en pleurant (2). » M. de la Ville-Marqué dit un peu plus loin : « Je plaindrais les délicats qu'un pareil genre d'intérêt laisseraient indifférents. »

Adolphe d'Avril.

(*A suivre.*)

(1) *Le Grand mystère de Jésus*, page 21.
(2) *Ibid.*, page 86.



UN SCANDALE ET UNE LEÇON.

Nous recevons de Nimes une lettre que nous publions en entier, sous forme d'article, et qu'il conviendrait d'intituler :

Traité d'alliance conclu entre l'Université et le Protestantisme sur les autels de la libre-pensée.

Les obsèques de M. Cazeaux, ministre protestant, aumônier du lycée et des écoles normales, ont donné lieu, le 13 mars dernier, à une manifestation dont la gravité ne saurait échapper à vos lecteurs. C'est un signe du temps.

Les détails que nous relevons, ainsi que les passages des discours prononcés, sont empruntés au journal *Le Midi*, organe reconnu du protestantisme.

« Après le Consistoire, marchait l'Université avec son drap
« porté par M. de Grisy, inspecteur d'Académie ; le proviseur
« et le censeur du lycée et M. Brunel, professeur d'histoire.
« Tous les professeurs du lycée et de l'École normale.... Les
« élèves du lycée et de l'École normale formaient la haie de
« chaque côté du funèbre cortége.... »

Ainsi les catholiques assistaient à une fonction religieuse protestante. Que les protestants accompagnent le convoi de leur aumônier, ils ne peuvent voir dans cet acte autre chose qu'un devoir et un dernier témoignage de sympathie reconnaissante. Que les protestants se mêlent sans scrupule au convoi des Catholiques ou des Israélites, cela s'explique très-bien par leur indifférence systématique, au moins apparente,

en matière de culte. Pour des catholiques, la question est tout autre, et nous doutons fort que l'on ait pris, à ce sujet, le conseil de M. l'Aumônier catholique. L'usage ne saurait prévaloir contre la loi. Mais ce n'est pas sur ce point qu'il conviendrait d'insister.

Je disais tout à l'heure que la cérémonie, où la douleur d'une famille impose tant de respect, où l'incertitude d'un avenir éternel commande un involontaire effroi, tient, de la présence en corps des ministres, le caractère d'une fonction religieuse à laquelle prennent part tous les assistants. Ce caractère a sémblé compromis par le discours de M. Viguié, Président du Consistoire. Malgré l'émotion qui s'y fait sentir, à chaque ligne, malgré quelques mots empruntés au langage de la *piété*, malgré la citation d'un passage de l'Évangile, ce discours est, d'un bout à l'autre, le discours d'un libre-penseur, et pas un ne le désavouerait.

M. Viguié appartient, évidemment, au protestantisme libéral le plus avancé, et il loue M. Cazeaux d'avoir marché dans cette voie large, sans avoir même « éprouvé ces secous-« ses douloureuses que tous, plus ou moins nous avons res-« senties dans notre développement religieux.... La formule « dogmatique et l'élément extérieur et moderne du Christia-« nisme lui parurent secondaires. » Cela veut dire qu'il n'y a plus de dogmes ; ce que nous appelons dogme, il faudrait bien plus tôt le nommer une opinion personnelle, variable d'une conscience à une autre, et ce qui fait le lien unique des associés d'un même culte, c'est la Charité, une *Charité large*, tellement large, qu'au dire de M. Coquerel, le Christianisme n'est, au fond, qu'un échange de bons et pieux procédés.

M. Viguié croit en Dieu, son discours en témoigne ; mais cette opinion n'est pas un dogme absolu. M. Viguié croit-il à une trinité de personnes en Dieu, vraiment distinctes en tant que personnes ; nous avons de fortes raisons d'en douter, malgré la formule de bénédiction, qu'en vertu de son ministère pastoral, il a cru pouvoir administrer aux assistants *de tous les cultes* qui l'entouraient.

Dans la pensée de M. Viguié, il est donc permis de croire ce que l'on veut ou de ne rien croire du tout. Aucun dogme, pas même celui de la divinité de Jésus-Christ, pas même celui de l'inspiration de la Bible, ne s'impose aux consciences chrétiennes. Et, de fait, dans une conférence tenue à l'Oratoire de Nimes, M. Coquerel signala un jour, dans la Bible, une foule de passages que sa raison ne pouvait accepter et même que sa conscience rejetait « avec horreur ».

M. Viguié est donc libre-penseur et il admet à la communion de son église, les libres-penseurs de toutes les nuances. Mais le champ des morts est-il bien un lieu propice à de telles manifestations? Pourquoi mêler à une cérémonie funèbre, où il ne semble y avoir place que pour la douleur, les échos d'une lutte acharnée qui a creusé une *scission* profonde entre les protestants de tous les pays? Il semble qu'au moment où la dépouille mortelle d'un homme est rendue à la terre, la prière et le silence de toute parole humaine seraient l'hommage le plus respectueux à la mémoire du mort et à la douleur des survivants. Pourquoi s'exposer, sur le bord d'une tombe, à soulever l'opposition des protestants *orthodoxes*? Pourquoi froisser le sentiment des catholiques, au moment où l'on se réjouit de leur présence.

Non-seulement M. Viguié n'a pas compris ce qu'il y avait d'inopportun à faire d'un éloge funèbre une manifestation de parti, mais son zèle *hétérodoxe* l'a entraîné jusqu'à employer des expressions un peu vulgaires, un peu criardes, et à son insu, sans doute, assez blessantes. « Quand nous paraî-« trons devant Dieu, il ne nous demandera pas.....dans quel « compartiment religieux nous nous sommes développés. »

L'Église Catholique, Apostolique-Romaine, cette grande Église qui, hier glorifiée, aujourd'hui persécutée, attire toujours les regards et concentre l'attention du monde entier ; aussi visible, plus visible peut-être sur son Golgotha que sur son Thabor ; « la plus haute école de respect » comme le disait un célèbre protestant orthodoxe ; la cité que Jésus-Christ a établie sur la montagne pour que sa lumière se répande sur

toute la terre ; ce Vatican contre lequel l'Allemagne incrédule lutte en vain avec toute sa puissance ; cette Eglise de Rome à laquelle notre France obéit encore : aux yeux de M. Viguié, cette Église est un *compartiment religieux*. Comme les vers à soie se développent dans des cartons séparés, ainsi les âmes se développent dans divers *compartiments*, mais Dieu ne s'en inquiète pas. Développez-vous dans le carton musulman, dans le carton israélite, dans le carton calviniste, gomarien ou antigomarien, piétiste, quackérien, tout ce que vous voudrez, voire même dans le carton libre-penseur ; Dieu n'en a cure et ne *vous en demande pas compte.*

Chose singulière ! Les protestants avaient d'abord donné dans un excès révoltant. C'était leur dogme le plus incontesté, le moins variable d'une de leurs églises à une autre, que la foi en Christ suffit au salut ; les bonnes œuvres n'y sont pour rien. C'est ce dogme qui, au dire de M. Guizot, rassurait Cromwell mourant sur la destinée éternelle. Les voilà arrivés à une théorie toute contraire. D'après eux, les œuvres sont notre seul titre au salut ; c'est la seule chose dont Dieu *nous demande compte* au jugement. La vérité est que la foi sans les œuvres est *une foi morte ;* et que les œuvres sans la foi ne sont que des œuvres naturelles, produit exceptionnel du tempérament, mêlées de beaucoup de détails intimes qu'il ne faut pas regarder de trop près. Sauf les exceptions variables et inconsistantes que la nature produit, l'absence de foi engendre l'égoïsme et livre l'âme aux plus mauvaises passions. Sauf des exceptions peut-être plus rares encore, une foi fausse engendre des œuvres abominables, et, plus d'une fois, la société civile a eu à se prémunir contre la fermentation de certains *compartiments*. Ainsi, M. Viguié, contrairement à son but, nous fait toucher du doigt la nécessité d'un pouvoir directeur, d'un pouvoir arbitre, en matière de foi ; d'un pouvoir qui fasse tomber les barrières élevées par des chefs de sectes entre les divers compartiments et ramène ainsi toutes les brebis au même bercail. Que n'est-il lui-même frappé de cette évidence ?

L'occasion a donc paru favorable à M. le Président du Consistoire pour se montrer protestant de l'extrême gauche, et les élèves catholiques du lycée et des écoles ont dû subir une leçon de libre-pensée.

Toutefois, il y a quelque chose de plus grave encore. M. le Président du Consistoire a cru pouvoir profiter, nous ne dirons pas abuser, de la présence d'un tel auditoire pour conclure et sceller une intime alliance entre le protestantisme et l'Université de l'État. De quoi nous nous garderons de le blâmer, si l'Université de l'État ne croit pas devoir s'en plaindre.

Citons. M. Cazeaux « aimait *son* lycée et *ses* écoles normales... L'Université lui était chère, cette grande et noble institution le passionnait. » L'Université, qui se plaint souvent d'être l'objet d'attaques passionnées, ignorait sans doute, et apprendra avec autant de plaisir que d'étonnement qu'elle a suscité des enthousiasmes exaltés jusqu'à la *passion*. Elle a donc trouvé le secret de faire aimer l'État, dont elle ne se distingue plus en rien, à une époque où ce personnage abstrait ne connaissait plus que le mépris de l'indifférence, souvent même des attaques violentes contre lesquelles il emploie légitimement la force, auxiliaire obligé du respect, son supplément quand il fait défaut. Mais, l'État se fait Université; tout change de face, il est l'objet d'un culte *passionné*. Tous les libres-penseurs, les révolutionnaires radicaux, s'unissent aux catholiques-libéraux pour l'adorer. Que veut dire ce changement? Ah! c'est la libre-pensée qui s'est vêtue d'une robe de pasteur ou d'une toge de professeur, qui parle *piété* en reniant la *foi*. Cette contradiction entre la toge et l'enseignement, entre les mots et la doctrine, est saluée avec bonheur par les sociétés occultes qui mènent le monde, surtout si l'on considère que c'est l'État qui paye et qui protège.

Mais poursuivons : « Il ne pouvait souffrir qu'on l'attaquât (l'Université) dans des vues mesquines et fanatiques. »

Voilà le mot lâché, le mot agressif qu'on veut faire sortir d'une tombe ouverte.

Mesquin et fanatique! Ce sont des mots un peu gros. A qui peuvent-ils bien s'appliquer?

Serait-ce à M. Jules Simon qui accusait naguère l'Université d'être arriérée au point de ne réussir à expliquer ni le *grec*, ni le *latin*, ni le français? Jules Simon, *mesquin* ou *fanatique!* Impossible.

Serait-ce à l'Académie des Sciences qui dans une séance mémorable, au lendemain de nos désastres, prononça des paroles qui eurent un retentissement immense et qu'on crut devoir effacer? Les échos affaiblis murmuraient les mots d'*école* et d'*ignorance* brutalement associés.

Ce n'est pas, sans doute, aux membres de l'Assemblée nationale que s'adressent ces épithètes injurieuses. Il est vrai que, dans le but hautement proclamé de rendre à la France la possibilité d'un enseignement sérieusement religieux et moral, plusieurs d'entre eux ont réclamé et réclament encore la liberté de l'enseignement supérieur accompagnée de la liberté des programmes.

Non, les députés, les grands-maîtres, les académiciens, les magistrats, les pères de famille, ne sauraient être ni *mesquins*, ni *fanatiques*. S'ils se plaignent parfois et se désolent, à la vue de tous ces ravages de l'impiété que l'on attribue au monopole universitaire, c'est qu'on les trompe.

Qui donc « attaque l'Université dans des vues mesquines et fanatiques? »

Qui?... Voulez-vous que je les nomme?

L'immense majorité du clergé français et des catholiques romains sans autre épithète.

Ils reprochent deux choses à l'Université :

1° D'avoir abdiqué toute indépendance vis-à-vis de l'État. *Vue mesquine*. Et de ne pouvoir même tolérer, elle si *tolérante*, un autre enseignement à côté du sien, combattant à armes égales. *Vue* de plus en plus *mesquine*.

2° De propager l'indifférence en matière de religion, et bien des fois l'impiété, et, par cela même, d'ouvrir de bonne heure

les âmes des enfants à l'envahissement des passions mauvaises. *Vue fanatique.*

M. Cazeaux « la défendait avec feu, et certes, ajoute M. Viguié, nous nous associons bien à ses impatiences et à ses ardeurs. »

Je conçois très-bien que des pasteurs protestants, et surtout protestants libéraux, prennent fait et cause pour l'Université. Mais je voudrais qu'ils fissent connaître les vrais mobiles de leurs *impatiences* et de leurs *ardeurs*.

Qu'on vienne nous dire que « l'Université française, c'est la lumière, la lumière bienfaisante, pure, désintéressée ; » soit. J'avoue que je ne comprends pas, mais d'autres comprennent sans doute, ou croient comprendre. Passons ; l'*Université, c'est la lumière.* Quant au désintéressement, je le sais, beaucoup de professeurs universitaires sont vraiment désintéressés par noblesse de caractère, ils ne sauraient tenir cette qualité d'une institution qui assimile le professeur à un sous-préfet ou à un garde-général.

Mais voici la confusion dans la *lumière*. On fait adroitement *attribuer* à l'Université actuelle des éloges qui, *à l'étranger*, se rapportaient évidemment à « cette vieille Université française, qui fut la mère et le type de toutes les Universités européennes ». Sans *être la lumière,* ce qui ne saurait se dire que de Notre-Seigneur, « cette vieille Université française » a longtemps été un vrai foyer de lumière, allumé au sein de notre France par le souffle généreux de la Papauté. Cette Université-là était libre, sous l'autorité de l'Église romaine, et sous la protection de nos rois.

M. Viguié ne saurait ignorer que la Révolution, après avoir cherché à corrompre la vieille Université, la *bonne*, finit par la supprimer radicalement. Vous n'ignorez pas qu'elle est restée bel et bien supprimée et n'a jamais été rétablie. Ceux qui aspirent à la rétablir et en postulent la liberté sont des esprits *mesquins* et *fanatiques*.

La nouvelle Université fut créée tout d'une pièce, plusieurs années après la mort de l'ancienne, par Napoléon Bonaparte.

premier du nom. Depuis cette époque, la fille de César est *au service*, ainsi que ses enfants.

Ne confondez pas s'il vous plaît, Agar et Sara, Ismaël et Isaac, le fils de la servante et le fils de la femme libre, la naissance *selon la chair* et la naissance *selon la promesse*, l'Université où enseignait saint Thomas et l'Université où Cousin secouait son scepticisme, l'Université oùl es Papes étaient écoutés et celle où César est maître absolu. Napoléon premier la créa pour servir, et Napoléon III acheva de river ses fers. Elle est l'État en même temps qu'elle est la Révolution. Comment serait-elle *la lumière?* Et comment une phrase dont la première Université est *le sujet* finit-elle par livrer son *attribut* à la seconde? Par quel tour l'*Université française* et libre du XIII[e] siècle, devient-elle, dans la même proposition, l'Université serve du XIX[e], et comment est-elle en même temps *la lumière* sous ces deux formes antipathiques, contradictoires, qui se répugnent autant que la lumière répugne aux ténèbres?

Je mets la phrase entière sous les yeux du lecteur, pour que chacun puisse juger de cet effet de parole, et le qualifier à son gré : « Il disait, et nous disions avec lui, que cette vieille Université française, qui fut la mère et le type de toutes les universités européennes, comme on le proclamait naguère solennellement sur la généreuse terre de Hollande, il disait que cette Université française c'*est* la lumière, la lumière bienfaisante, pure, désintéressée. » Si le tour n'est pas *large*, il est, à coup sûr, universitaire et protestant.

M. le Président du Consistoire fait sans doute allusion à l'anniversaire que vient de célébrer la ville de Leyde, en Hollande. Je n'ai pas sous les yeux les discours prononcés en cette circonstance par les délégués des corps enseignants. Mais ce qui ne saurait échapper à la première observation, c'est qu'entre la branche du service public qu'en France « on s'obstine à nommer l'Université » (1) et l'Université calviniste

(1) M. Cournot. *Des institutions d'instruction publique en France.*

de Leyde, il y a infiniment plus de distance qu'entre cette dernière et l'ancienne Université de Paris. Ce n'est pas une raison pour donner à l'Université de Paris des filles protestantes, et bien moins encore pour en venir, à la fin de la même phrase, à l'identifier avec ce je ne sais quoi dont la Révolution et l'Empire ont grevé la famille française.

L'un des premiers professeurs de Leyde, Juste-Lipse, dit que « le souverain doit avoir à cœur la religion ; qu'il ne doit en admettre qu'une seule ; qu'il doit punir les dissidents, s'il n'y a pas inopportunité ; que le *tolérantisme* est une fausse paix, une dérision jetée à la divinité, la ruine de la félicité publique et le renversement des lois (1). »

Il est vrai que cet auteur, revenu sincèrement à la foi, mourut dans les meilleurs sentiments.

Pauvre Hollande ! Elle aussi commence à recueillir les fruits du schisme et à graviter dans l'orbite prussien. La première à rappeler son ministre accrédité auprès du Saint-Siége, elle semble obéir sans qu'on ait besoin de lui commander. Au premier signal, elle reconnaît Serrano, elle démolit les forteresses de ses frontières, elle s'endort, sans alliances, dans une trompeuse sécurité, comme si, déjà, dans la dernière guerre, elle n'avait pas entendu de près les menaces d'une invasion armée, comme si l'on n'enseignait pas sur les bords de la Sprée, que les Hollandais, étant de race allemande, ont tout intérêt à leur incorporation dans la grande patrie germanique. Les *reptiles* distillent déjà leur venin, même en Hollande. La persécution contre l'Église catholique y trouve des approbateurs. Beaucoup de professeurs sont allemands. Si M. Viguié le savait, sans doute ses sympathies seraient froissées, j'aime à le croire.

Ces professeurs allemands savent à merveille insinuer à leurs disciples l'admiration pour la grande patrie germanique. C'est leur thème ordinaire.

Toutes les faveurs, toutes les places sont pour l'incrédulité.

(1) *Politicorum.*

Les orthodoxes n'ont qu'à *courber la tête* ; on le leur a dit en plein parlement Hollandais.

Savez-vous ce que les esprits forts de Hollande prétendent opposer à l'invasion allemande? *Des ligues et congrès de la paix*, l'institution de *tribunaux internationaux; Risum teneatis, ô Borussiani !*

La majorité de la population est protestante. Mais le protestantisme y est dégénéré, dans ces dernières années, en véritable incrédulité. Le principal journal des orthodoxes affirme, dans son numéro du 24 janvier dernier, que « l'église réformée de Hollande compte un million de membres qui n'admettent plus la Bible, et un demi-million qui, tout en donnant extérieurement quelques indices de croyance, n'admettent plus un seul article de foi. » Or le nombre total des protestants de Hollande ne dépasse pas deux millions ! Donc plus de la moitié du peuple vit sans aucune foi. Fruit mûr pour la conquête !

Le panthéisme progressif de Hegel, est le seul évangile d'un grand nombre de Hollandais, et, en particulier, de leurs gouvernants.

Voilà où en est arrivée « cette généreuse terre de Hollande », sous l'influence de la libre pensée. Il était peut-être bon de dire ces choses, et nous remercierions M. Viguié de nous avoir attirés à cette digression, s'il ne fallait pas toujours répéter : Le lieu était mal choisi pour un tel prêche.

Selon messieurs les pasteurs, on manque *de largeur dans l'esprit* quand *on n'est pas universitaire*.

L'Université, par l'organe de ses représentants officiels, a voulu se montrer reconnaissante. Elle s'est acquittée de cette tâche avec un tel empressement et une telle démonstration d'intime amitié que M. le Président du Consistoire a pu s'écrier :

« A cette heure, vous donnez un grand et noble exemple, qui honore et les maîtres et les élèves. Tous, sans distinction de culte, vous entourez ce cercueil. C'est touchant; mais c'est plus que touchant, c'est grand, c'est beau, c'est chrétien. Et,

s'il y a une communication entre la terre et les cieux, l'âme de notre ami en tressaille de joie. »

Quelques personnes scrupuleuses ont pu s'offenser de cette forme dubitative : « S'il y a une communication entre la terre et les cieux. » A tort. Car M. Viguié, excluant systématiquement le dogme, aurait pu et dû le dire : « S'il y a un ciel pour les âmes. » Vous pouvez l'admettre, je puis n'être pas de cet avis, sans cesser d'être chrétien, et vous ne devez pas supposer un dogme qui choquerait ma croyance personnelle.

Ainsi, « tous sans distinction de culte, » ont recueilli, « confondus dans un même sentiment de respect, de regrets et de sympathie » les singuliers enseignements d'un homme qui se dit *chrétien* et *pasteur*. Donnaient-ils vraiment « un grand et noble exemple », ces maîtres et ces élèves devant qui on bafouait ainsi toute « forme officielle » du christianisme, c'est-à-dire l'Église catholique, toute « école dogmatique », c'est-à-dire l'école catholique, et, par surcroît, toutes les écoles où ne règne pas le scepticisme moderne.

Non-seulement ils consentaient, par leur présence, à une doctrine impie qui est le renversement du christianisme et la négation de tout culte; non-seulement ils se rendaient responsables d'une profession publique d'incrédulité, de la même façon que Paul le fut de la mort d'Étienne ; mais encore, par leur organe le plus autorisé, tous ces représentants de l'Université ont prononcé publiquement leur adhésion à ce qui venait de se dire. M. le Proviseur du lycée s'est en effet chargé d'accepter, *en leur nom*, l'alliance qui leur était proposée. Lui, catholique, a voulu sceller de sa parole le traité passé avec le protestantisme radical.

« Au nom des élèves du lycée de Nimes, que vous avez pendant trente années éclairés de la lumière de l'Évangile, et qui ont eu votre dernière pensée, je dépose sur votre cercueil cette couronne, symbole de celle que vous avez déjà reçue, dans un monde meilleur, de Celui qui, seul, peut récompenser dignement ceux qui ont sur cette terre passé en faisant le bien.

« Au nom de cette jeunesse que vous avez aimée et qui se souviendra, dans les luttes de la vie, de vos fortifiantes leçons ; au nom de mes collègues qui ont apprécié la dignité de votre caractère et l'élévation de votre esprit ; au nom de l'Université dont vous avez bien mérité, je vous remercie, et je vous dis, non pas adieu, mais au revoir. »

Aussitôt, ajoute le journal protestant, M. Viguié, Président du Consistoire, répond :

« Et moi aussi, monsieur, au nom de cette famille en larmes, au nom du corps pastoral qui fut pour Cazeaux une seconde famille, au nom du Consistoire dont les principes furent toujours piété et charité, au nom de notre population si généreuse et si sympathique, au nom de Dieu, au nom de Dieu qui est amour, je vous remercie des belles et bonnes paroles que vous venez de prononcer.

« Et vous, mes frères, recevez la bénédiction du Seigneur... »

On le voit, rien n'est oublié. L'alliance est conclue en bonne forme. D'une part c'est *au nom des élèves du lycée*, *au nom des collègues de M. Jouvin*, AU NOM DE L'UNIVERSITÉ ; d'autre part, AU NOM DU CORPS PASTORAL, *au nom du Consistoire*, *au nom de la population de Nimes*, catholique aux trois-quarts, que sont échangées ces communications pieuses dont on peut résumer le sens, avec quelque précision, dans les termes suivants :

Article premier : Dieu ne s'inquiète pas des vérités qu'accepte ou rejette notre raison. Le gouvernement des intelligences, établi par lui, c'est l'anarchie. Pas de dogmes communs.

Article second : Les divers cultes ne sont que des *compartiments* construits par l'intolérance. Nous, tolérants, tenons pour seul culte légitime le communisme des cultes, confondus dans je ne sais quelle admirable promiscuité.

On conçoit très-bien qu'un catholique à qui ces deux articles, entendus dans un prêche, au cimetière, n'ont paru causer que de l'enthousiasme, ait eu la hardiesse de canoniser un ministre protestant qui en était le zélé propagateur.

Les catholiques non universitaires, ni libéraux, passent pour fort intolérants, et toutefois, ils ne damnent et ne canonisent personne, lorsque Dieu ou son Église n'ont pas parlé. M. Jouvin ne se contente pas, comme nous, de l'espérance. Non, il affirme, d'une manière absolue ; c'est un fait déjà accompli. Singulière apothéose d'un ministre calviniste prononcée sans hésitation par un proviseur catholique? Ce n'est plus de la tolérance, c'est un décret de canonisation universitaire.

Les élèves de M. Jouvin sont, en grande majorité, protestants. Toutefois, il s'y trouve une minorité catholique assez notable. Et M. le Proviseur, parlant *au nom des élèves*, sans distinction de culte, affirme que. *pendant trente années*, M. le pasteur Cazeaux *les a éclairés de la lumière de l'Évangile*. Que faisait donc, s'il vous plaît, M. l'Aumônier catholique ? A moins que cette lumière ne soit à la fois blanche et noire, et que le *oui* et le *non*, prononcés sur le même sujet, sur une question identique, ne soient également lumineux.

Après tout, cela regarde les parents, et les élèves, sans doute, s'en inquiètent fort peu. Élèves et parents sont bien les maîtres de choisir entre ces trois termes :

Une éducation catholique,

Une éducation protestante,

Une éducation universitaire, c'est-à-dire mixte, un composé des deux, un amalgame où tout culte se perd, toute religion vient se dissoudre, pour faire place aux dangereuses fantaisies de la libre-pensée.

Tout dépend en effet de vous, ô familles. Quand vous le voudrez, nous aurons une sérieuse liberté d'enseignement supérieur. Et si la liberté d'enseignement est vraiment sérieuse, l'Université ne tardera pas à rougir d'elle-même. En ce jour, ses membres les meilleurs viendront à l'Église, et la patrie pourra renaître.

Un chef d'Institution.



ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

V. — LA POÉSIE.

1. Presque tous les Sages d'Israël, comme la plupart des Saints de l'Église, ont senti le besoin du secours des Arts et de la Poésie en particulier, pour exprimer les grandes émotions de leurs âmes et pour les faire pénétrer dans les cœurs qu'ils voulaient remuer, éclairer et transfigurer.

Or, aujourd'hui parmi nous, on n'oserait plus dire, en parlant des hommes inspirés de Dieu : les Poètes ou les Artistes. Les choses sont tellement méconnues ; elles ont été tellement avilies, que les mots nous manquent pour les exprimer.

Les poètes et les artistes ne sont plus pour nous que des hommes excentriques, vivant d'imaginations, de fictions, de fantaisies ; et toujours en dehors des réalités. Ils ne sont plus que des cerveaux creux et exaltés, cherchant à tous les vents une impression quelconque, pour lui renvoyer un écho qui flatte la passion émue, et lui donne la parole qui l'excite, afin de recevoir en échange une gloire qu'ils mendient à tout venant. La vie positive et matérielle de notre époque ne peut voir rien de sérieux dans ces hommes, et si elle vante encore les arts, ce n'est qu'autant qu'ils apportent un appoint puissant aux ivresses de son orgueil et aux surexcitations de ses jouissances sensuelles.

Mais évidemment, il y a une poésie qui est un don de Dieu.

Chez le peuple choisi, Dieu a communiqué ce don aux grandes âmes, pour obtenir les plus magnifiques résultats. Il a inspiré les accents de Moïse pour faire célébrer par tout un peuple l'enthousiasme de ses merveilles et imprimer en caractères ineffaçables dans le sein des générations, les sentiments d'admiration, de reconnaissance, d'amour, de confiance, d'adoration, qui en jaillissaient à flots pressés, comme ceux du gouffre miraculeux qui bouillonnait sur la tête de leurs ennemis brisés.

L'Esprit qui a la science de la voix, a révélé à David ces psaumes admirables, qui donnaient une parole à tout Israël pour chanter son Dieu, son bonheur dans sa loi et ses gloires nationales. Jérémie a fourni une expression ineffable aux douleurs de ce grand peuple écrasé par ses fautes; afin qu'il ne perdit jamais ce terrible et salutaire souvenir; et que l'univers, jusqu'à la fin des temps, conservât l'impression de ces formidables événements. Job, Isaïe, Ézéchiel, Osée et tous les prophètes ont buriné dans les plus splendides monuments, les grandeurs de Dieu, les douleurs de l'homme, la sainteté et les justices de la Providence; enfin, les livres Sapientiaux, dans leurs précieuses et poétiques sentences, ont forgé ces traits de feu, qui s'attachent au cœur de l'homme comme une flèche, par une intuition invincible et qui ne s'efface jamais.

Or, la Poésie est la vie et le fond de tous les arts; mais cette poésie, qui a été inspirée de Dieu, devra se définir : *La révélation du Beau et de son expression.* Le Beau est la splendeur du Vrai, la Vérité c'est Dieu, la Beauté première c'est Dieu, la Beauté dans la création n'est qu'une effusion de la Vérité et de la Beauté divines. Toute véritable poésie ne pourra donc être, non plus, qu'une sorte de révélation faite à l'œil de l'âme par Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde; car le Vrai et le Beau ne peuvent être l'ouvrage de l'homme, il en reçoit la manifestation, qui doit nécessairement s'écouler du sein de Dieu, et la poésie ne peut être que l'expression du Beau, et par suite, l'expression du Vrai.

La poésie véritable ne peut donc pas être un simple jeu de

l'imagination, qui forge et qui crée; mais elle est l'objet de l'intuition, faculté suréminente, trop méconnue en philosophie, peut-être parce qu'elle est la faculté religieuse et chrétienne par excellence. Les païens, vivant dans le mensonge, ne connaissaient que l'imagination. La philosophie cartésienne, source du rationalisme, a mis la perfection de l'homme dans la raison et dans la puissance du raisonnement. Elle a oublié que Dieu, voyant par intuition, les intelligences, dit saint Thomas, se rapprochent de sa perfection à proportion qu'elles voient davantage de la même manière. La philosophie moderne a donné dérisoirement à cette puissance de l'âme le nom d'enthousiasme. La nécessité de raisonner est une des infirmités de la nature humaine. L'homme doit, il est vrai, unir le raisonnement à l'intuition, pour préserver cette faculté des écarts auxquels elle est exposée, à cause de son affinité avec l'imagination; mais ils sont peu nombreux les hommes qui peuvent raisonner leurs idées. Le plus grand nombre vit avec l'intuition; et même parmi les plus fortes intelligences, les plus éminentes sont obligées d'accepter avec la sincérité de la faculté intuitive et de la bonne foi, la majeure partie des idées pratiques. Aussi, Notre-Seigneur, les Apôtres, les Pères, les Saints, les orateurs chrétiens, comme les Prophètes se sont adressés à l'intuition de la raison et de la foi, qui rend cette faculté plus puissante que ne le fait la raison. Saint Paul se vantait de ne pas employer les moyens de persuasion de la Sagesse humaine; et c'est par par la vue intuitive que le chrétien sincère voit, sent, touche, avec une clarté nette, pénétrante et assurée, les choses de la foi; en particulier, l'Eucharistie, dont les convictions sont si profondes et si ineffaçables, dans celui qui a *vie*, ne fût-ce qu'une fois.

Ces principes sont nécessaires à rappeler ici, pour asseoir sur un terrain solide, des idées qui ont été mêlées à tant de déplorables confusions, et qui ont été si malheureusement avilies.

Le Beau, pour arriver à l'esprit de l'homme et lui faire les impressions vivifiantes qu'il apporte avec lui, a besoin d'expres-

sions dignes de lui, et propres à frapper profondément les âmes. Pour cela, l'homme étant corps et âme, et la vérité devant arriver par les sens, le Beau appelle à son aide les richesses du langage, l'image, l'harmonie, la cadence; il y convie les arts, qui viennent frapper les sens, en s'emparant des richesses et de toutes le magnificences de la nature.

Dieu avait prescrit lui-même l'emploi des arts et de la plus riche magnificence pour son temple au milieu du peuple saint; et de là découlent des leçons absolument certaines, mais trop oubliées et trop méconnues, et qu'il importe de raviver dans les cœurs.

La magnificence a un emploi nécessaire, car Dieu ne fait rien d'inutile. Mise en œuvre par les arts, elle leur donne une puissance immense, pour éveiller, pour nourrir, vivifier et agrandir les sentiments. Le sentiment qui n'a pas d'expression s'éteint; il se développe, à proportion qu'il est plus souvent, plus justement, plus vivement exprimé; c'est le protestantisme qui nous a apporté à l'égard de la religion ces prétendues idées de simplicité, de pauvreté évangélique, de raison, de sévérité, etc., qui ont tant prévalu, l'ennemi savait ce qu'il faisait: il détruisait le culte, l'autorité, le respect, en supprimant leurs manifestations nécessaires; car l'homme est chair, et il doit être ramené à Dieu par les sens; c'est tout le système de l'Incarnation.

Quand la magnificence et les arts s'emploient à exprimer les sentiments mauvais et à développer les vices, ils deviennent criminels; quand ils célèbrent des futilités, c'est une profanation. Or, quand ils ne sont pas consacrés à Dieu, ils vont nécessairement à l'ennemi; quand ils ne sont pas employés à l'Église, ils vont au théâtre et aux fêtes du monde; quand ils ne sont plus l'expression de l'amour divin, de la reconnaissance, de l'adoration, ils célèbrent l'orgueil et la volupté. L'homme a besoin des arts et de la magnificence, et Dieu veut qu'il en use; ils sont l'expression du cœur qui a besoin de chanter sa vie, et le cœur, c'est tout l'homme. Malheur à l'époque qui ne sait plus chanter la vie religieuse.

Hélas ! à l'heure présente, le tentateur a si bien réussi à voler à Dieu tous les arts, que le chrétien sérieux se laisse parfois surprendre par l'esprit du monde, qui critique l'emploi des arts dans l'Église; qui blâme la magnificence des temples, des cérémonies, des ornements de la cour romaine, etc., estimant qu'il vaudrait mieux en faire profiter l'indigence, et qu'une simplicité grave et austère serait plus séante. Mais il n'en est rien; car d'abord, le bien ne peut faire tort au bien; Dieu a mis assez sur la terre pour l'accomplissement de toutes ses volontés. Ceux qui donnent pour Dieu, trouvent le moyen de donner aux pauvres plus que personne. Et puis, l'homme ne vit pas seulement de pain, les magnificences du temple sont là surtout pour le pauvre, qui en a besoin plus encore que le riche; c'est là qu'il se sent aimé de Dieu, enfant du Dieu qui lui fait fête; et l'homme a besoin de fêtes dans le bien, autrement il les cherche dans le mal.

Quand on aime, on veut montrer son amour; on veut couvrir de soie et d'or, de splendeur et de gloire; on veut chanter, on veut célébrer par tous les moyens possibles; on veut faire, on veut donner; et quand il n'y a plus rien à faire, on change pour donner et pour faire encore. Or, Dieu veut être aimé sans mesure, l'homme a besoin d'aimer ainsi, et le cœur, plus que les passions terrestres dit toujours: encore, encore; jamais tu n'en pourras trop faire, tu n'en fera jamais assez; aussi il y a des églises qui aiment, il y a des fêtes qui aiment; et là se trouve la source de toute grande poésie.

Les splendeurs des arts appartiennent à Dieu; et il les destine aussi à tout ce qu'il veut élever; l'autorité et tout ce qui a reçu les dons de Dieu, a besoin de magnificence, parce que l'homme étant toujours pris par les yeux, le respect est à ce prix. Quand la Dignité la néglige, la Majesté disparaît, le luxe descend aux degrés les plus bas, et déborde de toutes parts. La magnificence est le moyen donné par Dieu pour imprimer le respect, pour se le garder à soi-même, et pour le témoigner à Dieu et à ses frères. Aussi tous les hommes religieux ont toujours fait des solennités sacrées, des jours de magnificence.

Aujourd'hui le monde en fait des jours de simplicité et de sans gêne; il garde la magnificence pour les heures d'orgueil et de volupté. Et trop de chrétiens ont suivi le monde.

Sans ces principes, mûrement compris, il n'est plus possible d'apprécier justement les arts et la poésie ; et la jeunesse en a plus besoin que personne pour se défendre contre tant de fatales erreurs.

La vraie Poésie aura donc pour objet d'éveiller l'amour du Beau véritable, en l'exprimant avec énergie et vivacité et en excitant tous nos sens par la puissance des images, l'harmonie du langage, la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, etc. Dans les desseins de la Providence, elle ne peut avoir qu'un but, comme toutes les œuvres du Créateur : c'est la gloire de Dieu et la perfection de l'homme, en enflammant tous les nobles sentiments du cœur, et en centuplant ses forces et ses élans pour toutes les grandes vertus, les grandes actions, les héroïques sacrifices.

Toute vraie poésie renfermera dès lors quatre choses : l'*Idée*, c'est-à-dire les vérités fécondes reçues par une vive intuition ; le *Sentiment;* l'*Image*, qui rend le sentiment avec force, et qui l'excite dans les âmes ; enfin, l'*Harmonie* du langage, dont la vraie poésie peut se parer, sans cesser d'obtenir ses résultats.

2. Or, n'est-ce pas ainsi que la Grèce, le pays poétique par essence, au jugement des classiques, a compris et réalisé la poésie et les arts. Plus que tout autre, le polythéisme grec avait brisé avec le Dieu véritable. Le beau n'existait pas dans cette religion dégradée, et il était bien obscurci dans les sentiments de ceux qui la suivaient. La Grèce, placée sous la tyrannie du père du mensonge, qui ne peut produire que le laid, fut contrainte d'arriver à mentir, à feindre, à inventer pour garder une idée du beau ; il lui fallut mentir pour trouver beau ce qui est laid, pour le gazer, le voiler, le draper ; il fallut inventer en rassemblant quelques lambeaux de vérité unies à des aventures curieuses, pour amuser ce peuple léger, qui se pâmait d'enthousiasme pour ces futilités. Aussi la Grèce ne vit dans la poésie qu'un fruit de l'imagination ; elle ne fut qu'une in-

vention, une création, une fiction (ποίησις) et le poète fut un créateur (ποιητής). C'est aussi l'idée qu'en donnent aujourd'hui tous nos cours de littérature. De pareilles idées ne pouvaient produire que la dégradation et la corruption; la bouche parle de l'abondance du cœur. La poésie grecque chanta d'abord des futilités et des niaiseries qui font perdre le temps, et c'est là une des premières industries du tentateur (*aut stultiloquium, aut scurrilitas, quæ ad rem non pertinet* (1). Puis elle chanta le vice, la honte et les immondices; elle chanta les aventures de ses dieux et les exploits de ses héros qui suivaient la trace des dieux. Elle habilla l'erreur de couleurs agréables, elle célébra la corruption et le crime; ce fut bien vraiment la poésie de Satan.

Il est vrai, elle porta à une certaine perfection la grâce et l'harmonie de la forme; elle a eu quelques jets et quelques lambeaux de poésie; Satan a gardé la puissance naturelle de son intelligence; il régnait en maître sur le monde des sens, qui a conservé les empreintes, quoique bien affaiblies, de la beauté divine; la vie morale n'avait pas abdiqué tous ses charmes, et cette poésie a vécu de ses débris. Hélas! et c'est grâce à ces très-minces avantages, c'est en particulier grâce à une certaine beauté de la forme, qui est le plus mince des éléments de la poésie, que le genre païen a réussi à enlever aux chrétiens, à leur foi et à leur cœur, ce feu sacré de la poésie et ses puissantes émotions.

Le genre des œuvres poétiques suivit chez les Grecs, cette dégradation du fond. L'épopée, le drame, l'ode érotique ou badine et futile, furent les genres les plus suivis; et ils emprisonnèrent la poésie dans de vaines et coupables fictions.

2° Quelle différence chez le peuple saint! Israël n'a point d'épopée; il avait à chanter des réalités qui lui auraient rendu fades toute fiction. Il n'eut pas de théâtre. Les fêtes de sa Jérusalem lui enlevaient tout désir de recourir à des exhibitions d'invention humaine.

(1) *Eph.*, v, 4.

C'est un devoir pour l'histoire classique d'arrêter les regards et le cœur si ardent des jeunes gens, devant ce qu'on peut appeler les situations poétiques d'Israël. Là seulement ils se feront une idée vraie de la poésie ; là ils sentiront palpiter toutes les fibres suaves du cœur, échauffer et enivrer leurs âmes des plus pures et des plus vivifiantes émotions ; ils sentiront l'imagination prendre ces ailes heureuses qui la portent vers l'infini par toutes les splendeurs de la nature, en même temps que l'intelligence recevra à torrents les illuminations sacrées des clartés divines, c'est-à-dire qu'ils trouveront là toutes les richesses de la vraie poésie, la véritable expression des jeunes âmes, de tout ce qui bouillonne, de tout ce qui brûle, de tout ce qui est vivant, et de ce qui veut vivre dans un cœur de vingt ans.

L'histoire les conduira d'abord sur les rives de la mer Rouge, au milieu de ce peuple si profondément remué par tant de merveilles ; elle leur fera entendre les accents de Moïse jetant les plus sublimes élans, au sein de cette multitude frémissante, pour donner un langage à ces émotions qui débordent l'infini : *In æternum et ultra* (Cant. de Moïse) ; elle lui fera écouter ce cantique sortant de ces milliers de poitrines, accompagné de tous les instruments que ce peuple fugitif peut trouver sous sa main ; et elle leur dira bien haut : Voilà la poésie, voilà le drame véritable !

De là elle les ramènera aux fêtes d'Israël, de Jérusalem et du temple.

Le jour de la solennité s'approche, Israël s'ébranle, enivré des plus saintes joies ; il couvre de toutes parts les collines de la Judée, qu'il fait retentir de son joyeux *Lætatus sum* (Ps. CXXI), délicieuse poésie qu'il faut développer à loisir pour en faire sentir les véritables richesses. Comme il aimait sa Jérusalem, ce grand peuple, comme il avait raison de l'aimer et comme il savait le dire ; voilà le lyrisme de la vérité, le lyrisme du cœur et du cœur dilaté par les plus pures émotions.

Pour faire honneur à Dieu et à ses frères, comme aussi par un sentiment de cette noblesse qui fait le fond de son carac-

tère, Israël a mis ses habits de fête, et c'est une incomparable splendeur; il sait que la magnificence est une des conditions de la fête, une condition de la joie et de la grandeur de tous, et qu'elle est un des hommages que Dieu demande. Le pauvre, dans un peuple de frères, jouit de la richesse des grands; quand la dignité et l'élévation savent mériter le respect et l'affection, c'est un bonheur de les voir resplendissantes. Bientôt Jérusalem est pleine des accents de joie de ces hôtes innombrables, si heureux de se revoir; tous unis par le sang, tous membres d'une même famille, ils sont rattachés par des liens sans nombre et surtout par une communauté riche et complète d'idées, de sentiments et de mœurs. Toutes les bouches et tous les cœurs se réunissent dans le cantique si vrai pour eux : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* » (Ps. CXXXII.)

Enfin l'heure est venue. Les riches parvis, chargés d'ornements et de feuillage (*Ps.* CXVII, 27), sont inondés de cette éblouissante multitude. Le sacrifice commence, toutes les poitrines se soulèvent; un chœur de 4,000 musiciens, entraînant les voix et les âmes de tout un peuple, jette aux voûtes du ciel les hymnes de la création : *Benedic anima mea* (Ps. CIII). *Cœli enarrant* (Ps. XVIII). *Laudate Dominum de cœlis* (Ps. CXLVIII). *Benedicite omnia opera Domini Domino*, invitant toute la créature à s'unir à ce sublime concert, dans lequel l'homme, pontife de la nature, élève son front sublime à la royauté pour laquelle Dieu l'a créé. — Israël y ajoute les chants des gloires nationales : *Confitemini Domino* (Ps. CIV et CV). *In exitu Israel* (Ps. CXV), les hymnes de félicitation pour le bonheur si vrai de l'Israélite fidèle, au milieu de son peuple, établi roi, guide, lumière des nations : *Beatus vir* (Ps. I et CXI). *Beati omnes* (Ps. CXXVII). *Dominus regit me* (Ps. XXII). *Qui habitat* (Ps. XC). Enfin tous les joyeux et brillants *alleluia*.

Les chrétiens, aujourd'hui, ne savent plus ces hymnes d'Israël, dont le sens a été si magnifiquement élargi par les merveilles de la Rédemption; ils ne savent plus redire les hymnes de l'Église que les âges de foi faisaient jaillir avec tant d'amour

de leurs cœurs, tout remplis de la vie divine; les chrétiens ne savent plus chanter la vie chrétienne, toute prête a s'éteindre dans leurs âmes absorbées par la terre. Ah! du moins il faut dire à nos enfants que c'est aux assemblées de Sion qu'ils devront aller chercher le vrai lyrisme, puisqu'il faut employer ce mot si dégradé pour nommer cette grande harmonie des kinnors et des harpes, les plus habiles de l'ancien monde; pour nommer ce grand chœur de tout un peuple, le *Testimonium Israel.* (Ps. CXXI.)

Et puis un jour vint où « les voies de Sion pleurèrent, parce qu'il n'y eut plus personne qui vint aux solennités, les portes étaient détruites et les prêtres gémissants. » (*Lam.* I.) Alors Jérémie s'assit et pleura ses lamentations.

L'histoire conduira donc encore ses disciples sur ces grandes ruines, pour y entendre d'abord les échos lointains du *super flumina Babylonis* (Ps. CXXXVI). Certes, si le *Lœtatus sum* dit l'amour d'Israël pour Jérusalem dans sa splendeur, les regrets si profonds, si douloureux du *Ps.* CLXXVI, envoyés à ses ruines sacrées, disent plus vivement encore la profondeur de cet amour :

« Comment chanter les cantiques de Sion sur la terre étrangère? Jérusalem, si je t'oublie, que ma langue s'attache à mon palais desséché; que ma main droite soit oubliée si tu n'es pas le principe de toutes mes joies! » Où trouver, dans aucune langue, ce cri si vrai, si poignant, si héroïque?

Mais comment admirer ces incomparables lamentations de Jérémie, que rien n'égalera jamais, et que l'Église a si prodigieusement élargies en leur faisant chanter les douleurs du Rédempteur et de l'humanité tout entière, gémissant avec des accents à nuls autres pareils, dans les étreintes et sous les ruines que le mal a pu amasser sur le monde, et dont la somme monte, ce semble, vers l'infini, autant que l'être créé peut en approcher. Et dire que les peuples chrétiens appelés à jouir de ces richesses ont pu arriver à ne savoir admirer que les plaintes de Didon ou les chants d'Adonis, etc! Il faut joindre à ces larges soupirs les plaintes désespérées de Job, soutenues

par de si fermes espérances, et puis dire encore plus haut : voilà l'élégie, l'élégie du cœur, l'élégie de l'homme, et le chant de nos douleurs dans la vallée des larmes, car la douleur n'a de sens qu'en présence de Dieu et au pied de la croix. Hélas ! l'homme a tant besoin de savoir pleurer, puisqu'il est si vrai qu'arrivé à une certaine époque de son existence, pleurer c'est tout le cœur.

Enfin la poésie sacrée a suivi toutes les phases de l'histoire des peuples et de l'individu, de manière à fournir à toutes les situations le vrai langage de l'âme et des sociétés. David a chanté la prospérité et la tribulation, la crainte et la confiance, la joie et la douleur, l'innocence et le repentir; Isaïe, Jérémie et les prophètes ont fait entendre la parole du ciel sur les nations et sur les époques de décadence. Isaïe a déroulé la grande épopée du monde de ses plus profondes réalités, de ses plus dramatiques catastrophes et de ses plus splendides espérances. Voilà la poésie historique qui donne à l'histoire son sens le plus élevé et le plus fécond ; n'est-ce pas un devoir sacré pour le maître de faire assister la jeunesse à ces admirables scènes, si grandioses et si palpitantes, pour leur faire goûter et savourer à longs traits le beau véritable, et les dégoûter à jamais des fades duperies de la fiction?

L'abbé T. DE SAINTE-MARIE.

(*A suivre*).



A PROPOS DES POLISSONNERIES DU BACCALAURÉAT.

(Système de l'État docteur.)

Nous avons signalé, dans le précédent numéro, les incroyables auteurs présentés à nos élèves de 16 à 18 ans par le nouveau programme de baccalauréat qui nous a été imposé, avant que nous ne fussions tombés de Cumont en Wallon.

Nous recevons à ce sujet une excellente lettre ; nous la publions en remerciant l'auteur.

Petit Séminaire de Felletin, 27 mars 1875.

« Mon Révérend Père,

« Je m'étonne de n'avoir entendu encore aucune voix s'élever à l'occasion du fait que je vous signale et qui mérite, je crois, l'attention des maisons d'éducation chrétienne.

« Le programme de l'examen oral des langues vivantes, deuxième section du Baccalauréat ès-lettres, comprend cette année, pour la langue allemande, *Hermann et Dorothée* de Goëthe. Or, *Hermann et Dorothée* n'est pas autre chose qu'un récit allemand d'amourettes.

« Hermann aime Dorothée ; Hermann veut épouser Dorothée ; Hermann va à la recherche de Dorothée ; Hermann amène Dorothée... Tout cela est fort touchant, mais est-il bien nécessaire de transporter à travers ces scènes l'imagination des adolescents, d'en faire le texte des explications d'une classe ?

« N'y aura-t-il pas grand profit, par exemple, à savourer, en pleine leçon de littérature érotique, des passages comme celui où le poète nous peint son héros cheminant dans l'ombre avec son héroïne : « Hermann, plein de force, soutenait avec précaution l'étrangère penchée sur lui ; elle se laissait aller sur cette pente inconnue, sur ces marches grossières, quand tout-à-coup son pied tourne et craque, elle est près de tomber ; mais aussitôt l'adroit jeune homme a étendu le bras et retenu sa bien-aimée ; elle s'affaissa doucement sur son épaule, appuyant poitrine contre poitrine, et joue contre joue. Il resta ainsi, immobile comme une statue de marbre, retenu par une austère

volonté ; il ne la pressa point d'une plus tendre étreinte, et résista seulement au poids de ce doux fardeau. Il sentit ainsi la chaleur de son cœur, il sentit le baume de son haleine se perdre sur ses lèvres ; animé d'un sentiment viril, il souleva la taille héroïque de la jeune femme. »

« Pourquoi, quand on rend de pareils morceaux classiques, ne pas rendre classique au même titre *Paul et Virginie* ! Et qu'on ne dise pas que les élèves seront exercés et interrogés sur une édition expurgée. On n'expurge pas un poëme dont l'intrigue est la passion, chaste tant qu'on voudra, mais inutile à méditer, d'un jeune homme pour une jeune fille.

« Pour cette raison et pour beaucoup d'autres, il serait très-agréable et très-utile de n'avoir pas à passer sous les Fourches-Caudines de pareils programmes.

« Daignez agréer, monsieur le Rédacteur, les très-humbles respects de votre bien affectionné lecteur,

« P. E: PENAUD. »

Il est vrai que les élèves, trop prudes pour choisir l'allemand, pourront étudier les ardeurs que suscite Dulcinée du Toboso dans l'âme de l'illustre Don Quichotte, avec tous les assaisonnements de Cervantès.

A cette occasion, le Révérend Père de Chazourne faisait observer, aux réunions des Comités catholiques de Paris, que la scission du Baccalauréat en deux qui nous a été imposée pour la seule utilité de l'Université, (1) mais, nous disait-on, pour séparer les études littéraires des études philosophiques, et fortifier ces dernières, ment effrontément à son programme.

En effet, les études littéraires des langues mortes finies, il faut que, dans l'année de philosophie, les jeunes phénomènes qu'on présente à la seconde épreuve, se soient rendus capable de *tenir conversation* en une ou plusieurs langues vivantes.

Si la France ne devient pas tout-à-coup la risée de l'Europe, ce ne sera pas la faute de l'Université de France.

(1) Cette remarque est de nous, et nous l'avons développée longuement ailleurs.



DU THÉATRE DANS LES COLLÉGES.

Le problème est-il résolu? Je ne le pense pas. Mais il est utile de constater que des essais ont été faits, non sans bonheur, on peut même dire avec un légitime succès; il est utile surtout d'entretenir la discussion sur un sujet si intéressant pour la bonne conduite de nos maisons chrétiennes. N'est-ce pas le meilleur moyen de préparer la solution? A ce titre, nous croyons devoir publier la correspondance suivante, suscitée par un article de notre dernier numéro.

Mon cher Monsieur,

A propos de deux séances littéraires chez les Pères Jésuites d'Amiens et de Vannes, vous dites qu'elles renferment une innovation considérable, et que l'idée de composer une sorte de drame chrétien en français avec les différents genres d'exercices littéraires usités dans les colléges, a droit à une très-sérieuse considération. Vous regardez cette tentative comme un plaidoyer *ab actu* en faveur du théâtre des maisons d'éducation, et vous avouez que si le plaidoyer ne vous a pas convaincu, il est du moins capable de vous ébranler. Ce résultat, mon cher Monsieur, serait bien du goût d'un ambitieux de ma connaissance. Mais je dois vous dire que l'innovation ne date pas précisément du printemps dernier : il y a sept ou huit ans, j'assistais à un drame du même genre : le *Martyre de Saint-Herménégilde.* Comme dans le *Roland* des colléges de la *Providence* et de *Saint-François-Xavier*, il y avait des critiques littéraires, des analyses, des dialogues, des narrations, des discours et des chants. Les trois langues classiques, la prose et les vers venaient tour à tour varier les différentes scènes du mystère chrétien. Toutes vos conditions négatives étaient remplies à la lettre : absence d'esprit mondain, de passion exagérée, d'intrigue romanesque, de péripéties invraisemblables. Le côté positif n'était pas moins satisfaisant. Les exercices littéraires que formaient le drame, avaient coûté du travail, mais ce travail était précieux; l'action était tirée des plus pures mines d'or du moyen-âge; un autre intérêt s'ajoutait à ce double mérite : c'était

à l'époque où les Jésuites d'Espagne étaient venus demander l'hospitalité à leurs frères de France; il y avait, dans l'histoire du martyr espagnol, des à-propos pleins de délicatesse qui pouvaient en même temps former l'intelligence et le cœur, ranimer les enthousiasmes pour toutes les nobles causes et adoucir encore les tristesses de l'exil. Je vous suppose spectateur, assis à mes côtés : auriez-vous applaudi?

Je sais un de nos amis communs qui n'attend peut-être que votre approbation pour faire quelque chose de semblable; mais il la faut explicite, dans de bons termes et avec signature.

E.-M. B.

Mon cher ami,

Nous sommes, je crois, bien près de nous entendre.

Commencons par vider un incident sans importance.

Que les maisons d'Amiens ou de Vannes aient eu ou n'aient pas eu le mérite de l'invention, il importe peu. Je n'ai aucun goût pour les questions de priorité et ne suis point d'ailleurs en mesure de les résoudre. Ce qui est incontestable, c'est que l'idée est heureuse, c'est qu'elle peut aboutir, si elle est bien suivie, sinon à faire disparaître tous les inconvénients du théâtre de collége, au moins à en supprimer les plus fâcheux en atténuant les autres.

Les représentations scéniques des colléges doivent sans doute employer les passions comme un ressort nécessaire, mais avec mesure et sans dépasser le degré voulu pour exciter et soutenir l'intérêt, tout en laissant à la raison son pouvoir souverain et la conscience de ce pouvoir. Une heureuse combinaison de jeux littéraires et d'exercices classiques, concourant au dénoûment progressif d'une action unique, me paraît bien propre à remplir ce but. Comment pourrais-je ne pas saluer avec vous ce *nouveau* genre de drame?

Je vois plus loin; je crois qu'on pourrait, pour les mêmes ressources habilement tressées, atteindre jusqu'à la vraie comédie, mais plus difficilement. Question à réserver pour plus tard.

Quoi qu'il en soit, il importerait, ce me semble, d'éviter certains écueils.

Les jeunes gens ne vont pas au collége pour y prendre le goût du théâtre.

Quoi qu'on en puisse dire, et même à ses meilleures époques, le

théâtre n'a jamais été une bonne école, et, de nos jours, le théâtre est radicalement mauvais, à tous les points de vue.

La tragédie n'a jamais produit de héros, et la comédie n'a jamais amendé personne. J'en veux bien pour fouetter le sang, rien de plus. Le *Castigat ridendo mores* est une mauvaise plaisanterie. Il fallait dire *humores.*

Le théâtre païen a pu être religieux et national, à une époque où il n'y avait pas d'institution publique équivalente ou meilleure. Et, même en ces conditions, il dégénéra rapidement.

Chez nous, il n'a guère tardé et n'a plus cessé d'être en conflit avec l'Église, je pourrai presque dire en concurrence.

Ce que je me permettrai d'ajouter vous semblera peut-être un *paradoxe.* La vérité est souvent paradoxale, parce qu'elle va souvent à *l'encontre de l'opinion* (*præter opinionem*). Une pièce de théâtre, méditée dans le cabinet, ou déclamée en famille, est toujours mieux sentie, mieux comprise, que lorsqu'elle est entourée de tout le clinquant de nos salles de spectacle. Tous vos décors de carton, vos foudres en étain, vos soleils de Bengale, et jusqu'à ces énormes quinquets où se joue la lumière du gaz, comme en un palais de cristal, tout cela ne me séduit guère et je rougirais de moi-même si j'étais accessible à de si grossiers moyens d'illusion. Les bourgeois de l'orchestre, échangeant sans cesse avec les dames de *toutes les fractions de monde* des coups de lorgnon effrontés; le peuple souverain du parterre; les romains du centre, accroupis sous le lustre; les trois ou quatre étages de loges d'où ruissellent des diamants vrais ou faux, jusqu'à ce *poulailler* qu'on nomme *paradis* dans un enfer où tout est mensonge; ces femmes qu'on chasserait d'auprès de soi, si on les rencontrait ailleurs; tous ces visages badigeonnés de fard et faux comme le crépi qui les recouvre; cette atmosphère où l'on respire les haleines de toutes les corruptions; toutes ces choses mêlées composent un milieu qui répugne à l'homme comme à la santé. Et Polyeucte, et les Horace, et Cinna, et Athalie gagneraient quelque chose à se trouver là! Mais vous n'avez donc jamais eu le plaisir d'un tête-à-tête avec ces incomparables personnages, vous n'avez jamais respiré, en leur compagnie, l'air frais et pur des champs; vous n'avez jamais enteneu leur grande voix dominer les bruits du torrent ou dompter la mâle harmonie des flots sonores; leur figure semi-divine ne vous a donc jamais apparu parmi l'ombre sévère des forêts peuplées de silence et de majesté!

Non, jamais vous ne me persuaderez qu'il faut juger le théâtre au théâtre. Le Corneille de mon cabinet solitaire est autrement beau que celui des planches. L'acteur lui-même, avec tout son talent, y ajoute peu et en retranche beaucoup. Je me le déclame à moi-même, je me le chante, et ce spectacle me suffit, et ce concert me ravit.

Croyez-moi, cher ami, ce n'est ni Corneille, ni Racine que l'on va visiter au théâtre. La mode, la foule, le bruit, le gaz, les femmes, les instincts animaux qui peuplent l'enceinte, cette peste charmante qu'on y respire, voilà les vrais attraits du théâtre. Le théâtre est le palais de l'honnêteté bourgeoise, la boutique de *Figaro*. On y adore Voltaire, et on y prend du toupet. Madame Raison, nom moderne de la luxure, y a ses autels, et le parfumeur, son plus important débouché.

A tout prix, rien au collége qui ressemble à cette affreuse chose. Prémunissons au contraire, fortifions par tous les moyens nos chers élèves contre les hypocrisies du théâtre. C'est de l'impureté vernie, c'est le laid blotti sous de faux rayons. — *Plaudite* ! L'art a vaincu la nature, les hommes changent la nuit en jour, et le soleil connaît un rival. — Mais voilà que de fauves lueurs et de sinistres intermittences trahissent le gaz et démasquent le charbon. — *Plaudite !* Les charmantes créatures que voilà ! Quel air de candeur et d'innocence ! Une lumière douce et rose anime ces jeunes minois, leur regard est un rayon de bonheur. Comme on nous trompait au collége en nous les dépeignant comme des types voluptueux et pervers ! Ce sont des anges de lumière. — Oui, le vêtement est de l'ange, effet des quinquets placés sous la rampe ; manière de parodier la transfiguration, qui réussit à Satan quand il a affaire à de jeunes présomptueux.

D'où je conclus que, dans les théâtres de collége, il est toujours à craindre que les acteurs ne jouent trop bien ou trop mal.

Trop mal, cela s'est vu, et le ridicule ou le laid n'est jamais d'un bon effet en éducation. On ne doit présenter aux enfants que ce qui peut être un modèle exempt de reproches. Ils ne devraient lire et entendre que des sujets traités avec une pureté classique. Et vous savez si j'entends la pureté classique dans un sens chrétien.

Trop bien, cela se voit. Et c'est la passion du théâtre qui s'allume alors. C'est au moins une étincelle déposée en un milieu où elle peut préparer un incendie.

Les inconvénients, assurément fort graves, me paraissent heu-

reusement évités par le genre nouveau qui nous occupe en ce moment.

Un autre écueil, c'est la perte de temps, le dérangement des études, le trouble qu'entraîne forcément la préparation d'une pièce de théâtre dans l'ordre général d'une maison. Les libertés particulières qu'il faut, de toute nécessité, accorder aux élèves acteurs, et dans les jours qui précèdent et même dans les jours qui suivent la représentation, cette espèce de corporation formée par ces jeunes gens qui se sont dévoués pour procurer quelque délassement à leurs camarades, tout cela n'est pas sans entraîner quelques conséquences plus ou moins fâcheuses dans le travail des classes et dans la discipline du collége.

Je suis vraiment porté à croire qu'on tourne l'obstacle aussi heureusement que possible dans l'agencement que nous préconisons. Je suppose, cela va sans dire, que le professeur de l'élève est entendu, qu'il est au courant des réunions particulières nécessitées par la préparation des exercices, et qu'il n'est jamais placé, vis-à-vis d'aucun de ses élèves, dans cette position gênante d'un homme qui ne sait pas de quoi il s'agit, qui ne pourrait dire où sont ses élèves et ce qu'ils font, au moment même où il est chargé de les enseigner. Je suppose que l'élève n'est jamais conduit, par ce défaut d'entente, à imaginer que celui à qui il donne le nom de maître est tenu dans l'éloignement, alors qu'il s'agit d'exercices classiques de son ressort, et surtout que cet élève n'est pas induit à concevoir quelque présomption, en se voyant, dans cette position isolée, comme s'il avait sur son professeur l'avantage que donnent les confidences de la direction.

Mais tous ces ennuis peuvent s'éviter aisément.

Je les suppose écartés.

Je vais donc applaudir, comme vous m'y invitez, cher ami.

Nul doute, quand j'aurai vu et entendu.

Vous me demandez plus que cela, un vote de confiance. Eussé-je applaudi au *Martyre de Saint-Herménégilde?* Il est infiniment probable, et pour une raison bien simple : c'est que je crois à votre goût plus qu'au mien.

L. ALLEMAND.

DU CHANT RELIGIEUX.

L'auteur des *Cantilènes religieuses*, recueil dont nous avons rendu compte dans le dernier numéro de la *Revue*, nous adresse quelques observations à propos du jugement que nous avons porté sur son œuvre ; nous les mettons avec plaisir sous les yeux de nos lecteurs. Nous n'avons pas l'intention d'ouvrir un débat sur la question du chant religieux. Il faudrait pour cela partir d'un point de vue plus général et ce ne serait pas l'affaire de quelques pages.

Nous insisterons seulement sur la position de la question.

Nous avons émis ce doute :

« La tonalité diatonique, *appliquée à la langue française*, peut-elle devenir populaire ? »

M. Goormachtigh, pour répondre à la question, la divise en deux, ce qui en change essentiellement la portée. Voici les termes qu'il emploie :

1° *La tonalité diatonique peut-elle être populaire?*

2° *La langue française admet-elle cette tonalité et ses allures?*

Procédons avec méthode afin de préciser notre pensée.

1° La tonalité diatonique peut-elle être populaire?

Distinguons : Appliquée aux paroles de la liturgie, elle peut l'être, elle l'est. Nous n'avons jamais mis cela en doute. Il ne reste donc que la seconde question. Nous ne prétendons pas la trancher, nous avons simplement émis un doute. M. Goormachtigh répond affirmativement ; on lira avec intérêt les raisons sur lesquelles il appuie son affirmation.

J. G.-D.

Dottignies, vacances de Pâques 1875.

Mon Révérend Père,

J'éprouve le besoin de vous remercier cordialement de l'article

bibliographique que vous avez bien voulu consacrer, dans votre numéro de mars, à mes *Cantilènes religieuses.*

Quand on marche dans un chemin peu frayé, il y aurait, certes, de la témérité à s'y hasarder sans conseils ou sans avis. Mais, et c'est sans doute un des côtés faibles de notre humaine nature, nous n'aimons pas, en général, ces voyageurs aventureux qui délaissent la route que nous suivions paisiblement, pour tenter de nouveaux passages et explorer des régions que leur imagination, leur instinct, j'allais presque dire la grâce, leur font entrevoir plus riches et plus belles que celles que nous habitons. Le plus souvent, nous laissons partir au loin ces *chercheurs*; à eux de se tirer d'embarras! Pauvres gens! s'ils s'entêtent, ils périront en route.

Vous avez cru, mon Révérend Père, que la nouvelle exploration que je tentais valait l'examen et la discussion. C'est beaucoup pour moi, et je vous en remercie. Rien n'est dur comme le dédain; sans volonté bien arrêtée, on ne le supporterait pas longtemps avec calme ou avec indifférence.

Faut-il ajouter, après cela, que la critique n'émeut pas? Mais quand elle est faite avec la bienveillance et la loyauté que vous y mettez, pourrait-elle n'être pas désirable?

Les lecteurs de la *Revue* me pardonneront-ils aussi quelques remarques que je voudrais faire à mon tour? Je l'espère. L'Enseignement chrétien ne peut être indifférent au chant chrétien. C'est mon excuse.

Vous émettez un doute, mon Révérend Père, sur l'aptitude de la langue française à « *revêtir la noble draperie du plain-chant dans sa sévérité et sa simplicité antiques* », et vous trouvez que plusieurs de mes cantilènes ont une « *allure archaïque tellement prononcée que vous ne les croyez pas destinées à devenir populaires, c'est-à-dire aptes à être chantées par le peuple.* »

Je trouve dans ces lignes un éloge que mon amour-propre s'empresse d'enregistrer; l'*allure archaïque prononcée* me fait grand plaisir.

Restent deux questions que vous posez et dont vous demanderiez volontiers la solution à un *homme compétent.* Je me hâte de me joindre à vous pour les faire.

1° La tonalité diatonique peut-elle être populaire?

2° La langue française admet-elle cette tonalité et ses allures?

Pourquoi ne pourrait-on pas donner une réponse affirmative à

chacune de ces questions? Pendant des milliers d'années, le peuple a chanté diatoniquement, et rien n'est populaire comme nos hymnes d'église. Il est vrai que la langue française, dépourvue d'accentuation régulière, offre d'immenses difficultés à la rhythmique musicale admise pour les langues accentuées comme le latin, le grec, le flamand, etc. Il est vrai encore que la plupart des musiciens, négligeant ou mutilant l'accentuation, forcent la prononciation naturelle de la langue française en la réduisant à une mesure rigoureuse et mathématique.

Mais il n'est pas moins vrai, je crois, que la langue française a son accentuation propre, irrégulière, que la rhythmique musicale doit observer si l'on veut rester dans les vraies notions de l'esthétique et donner au chant une valeur artistique. Ici comme partout l'unité est, à mon sens, une condition indispensable de l'art et du beau. De là les retards, les accélérés dans la mesure et les récitatifs dans les mouvements. L'accentuation française admise ou établie, je ne vois plus ce qui s'oppose à l'admission du genre diatonique et de son allure.

Quand je dis de son *allure*, il faut s'entendre. Chacun des XIV modes a son genre, son air et son type; il a son fonds, ce que les Grecs appelaient l'*αναγωγη*. Mais ce qui convient aux langues régulièrement mesurées, ne convient pas à la langue française; elle aussi a son air et son type. On se tromperait si on voulait l'étendre sur le lit de Procuste de la langue grecque et latine. Soyons francs en parlant le français. Mais n'y a-t-il pas moyen d'accorder toutes choses? Sans sortir des règles générales du genre, ne peut-on pas créer une nouvelle manière? Qui osera dire que toutes les mesures rhytmiques sont définitivement et irrévocablement déterminées? N'invente-t-on pas de nouveaux pas de danse? Et parce que les Grecs et les Latins n'admettaient pas tel ou tel mélange de poésie et de prose, de longues et de brèves, est-ce à dire que les langues modernes doivent nécessairement renoncer à toute autre rhytmique?

De plus, si au lieu de scander régulièrement des vers, j'en veux faire un récitatif, une déclamation parallélique, un mode irrégulier, qui pourra y trouver à redire? Comparons notre poésie chrétienne à la poésie classique; n'y trouvons-nous pas d'autres règles; plus d'indépendance, plus d'accentuation, plus de facilité et plus de sens véritablement populaire?

Je sais bien qu'à la reprise, au second couplet, la mesure française

changera le plus souvent. Mais quel mal y a-t-il ? Je parle la langue telle qu'elle est. C'est pourquoi je disais en tête de mes *Cantilènes* : « C'est la parole surtout qui doit guider le mouvement et l'allure du chant ; car ces chants ne chantent pas tout simplement pour chanter, mais principalement pour dire quelque chose. Ainsi, pour le chant des couplets, c'est le mot qui doit l'emporter sur la note. » La langue française n'est pas en dehors des conditions ordinaires du langage humain ; donc elle a son rhythme, quel qu'il soit. Donc, le chant doit être fidèle à ce rhythme.

Elle a de plus, dans les vers, le nombre de syllabes et la rime ; autres éléments de mélodie, ou, si l'on veut, d'harmonie.

Dans ces bornes-là, l'allure des modes diatoniques sur un texte français est aussi facile et aussi praticable que dans les séquences ou les proses latines.

Voilà du moins ce que je pense, *salvo meliori*, et voilà ce que j'ai voulu réaliser.

J'épargne aux lecteurs d'ennuyeuses dissertations sur ce thème. Mais je leur demande ce qui m'empêche de scander en anapestes les vers suivants : (N° 2. *Ave Maria.-Cantor.*)

A votre humble chapelle
Tout un peuple fidèle,
La vieillesse et l'enfance,
Disent pleins d'espérance.....

Je sais bien que les vers, chantés entre ceux que je viens de citer, n'ont pas une mesure aussi rigoureuse ni surtout aussi classique ; mais la mesure naturelle du langage y est ; avec elle on a le nombre et la rime ; et je tiens pour moi que c'est bien suffisant pour faire un chant populaire.

C'est nouveau, soit. Mais ce n'est pas là un argument : ce ne peut être qu'une présomption contre moi. Qu'on n'oublie pas cependant que je ne veux, à aucun prix, astreindre les vers français à une mesure grecque ou latine. Et puis, un cantique ne peut-il pas être un récit ?

Qui trouvera mauvais de scander en dactyles les vers suivants : (N° 10. *Salve Regina.*)

Reine des cieux
Jette les yeux
Sur ce béni sanctuaire
Et des pécheurs

Guéris les cœurs
Et montre-toi notre mère.

Il reste toujours entendu que cette mesure est plus tonique que métrique; par conséquent elle changera avec l'accentuation.

Je m'oublie, mon Révérend Père. Je vous en demande pardon. Mais je n'ai pas dit la dixième partie de ce que je voudrais vous dire. D'ailleurs, pour me faire comprendre, je devrais chanter; ou mieux encore, je devrais vous faire entendre un chœur d'une centaine de voix d'enfants emportant sans difficulté les nouvelles cantilènes que je viens d'éditer. N'oublions pas que la mesure naturelle s'impose impérieusement, et que là où elle n'est pas assez marquée, le parallélisme lui sert admirablement. D'ailleurs, c'est pour ces exceptions que je me suis servi de la mesure figurative ou artificielle. Quand un chœur d'enfants est un peu dressé, il marche dans ces cantilènes avec un ensemble admirable, même sans direction. L'instinct et le langage servent de métronome.

Il reste une explication à donner, mon Révérend Père, « sur la « diversité de physionomie de chacun des modes, diversité qui ne « vous paraît pas assez tranchée. »

Permettez-moi de vous en dire un mot. Je suis convaincu que vous reviendriez de ce jugement, d'ailleurs émis avec toute la courtoisie d'une franche et loyale appréciation, si vous dégagiez le chant de ses accessoires; j'entends dire de son rhythme et des paroles.

C'est là ce qui donne aux *Cantilènes* ce caractère étranger et même bizarre. Je puis, certes, m'être grossièrement trompé; mais je dois avouer que j'ai mis beaucoup de soins à rechercher minutieusement ces physionomies caractéristiques. Les avoir trouvées ne serait pas le moindre mérite d'une composition plain-chantale.

J'ai repassé mes *Cantilènes* après avoir lu votre observation, et si j'en excepte le n° 5, je ne puis pas la croire fondée. J'ai fait de ce n° 5 un mode *mixte*; à ce point de vue, il est justifiable. Ce ne sont pas seulement les antiennes, mais les hymnes, mais les anciens cantiques qui doivent ici servir de base d'appréciation.

Excusez mes longueurs, mon Révérend Père, et croyez à toute l'assurance de mon respect et de ma reconnaissance.

L.-M. GOORMACHTIGH.

REVUE DU MOIS.

M. Wallon

SUCCESSEUR DES PRÉCÉDENTS MINISTRES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Grâce aux évènements de ces derniers temps, nous avons un nouveau ministre de l'Instruction publique qui succède à M. de Cumont.

M. Wallon appartient à l'Église catholique ; sa jeunesse lui assignait une place dans la défense sociale et religieuse, son intelligence lui permettait de soutenir son rôle ; d'ailleurs la Providence le conduisait, et en s'appuyant sur Dieu, rien ne pouvait lui manquer.

Malheureusement, M. Wallon avait sucé le lait de l'Université, et il s'est décidé à manger aussi le pain de l'Université. Il a succédé à M. Guizot à la Sorbonne, et il n'a pu répudier les gloires d'un prédécesseur qu'il n'avait que le droit d'admirer.

M. Wallon produisit néanmoins des ouvrages catholiques, dont sa nouvelle situation nous obligera de rendre un compte exact : *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, *Jeanne d'Arc*, *Saint Louis et son temps*.

Nous sommes certes disposés à défendre l'auteur de tels ouvrages ; mais M. Wallon a eu dans sa glorieuse et catholique jeunesse un plus grand malheur que celui de tomber aux mains de l'Université et de se laisser garotter par elle au prix de quelque traitement et de cette gloire qui éblouit les étudiants.

En effet, à l'école primaire on veut une croix de fer blanc, au collége une couronne, des prix, dans les facultés une *chaire*. Depuis que l'Université a mis la chaire de vérité en si peu d'estime, et que les gouvernements en ont réduit les ressources, on a créé des chaires rentées pour enseigner n'importe quoi, excepté la vérité pure, devant des bancs vides.

C'est ainsi pour les chaires protestantes élevées dans de vieilles

cathédrales à Genève, à Lausanne; on transporte même ce meuble dans une vieille sacristie encore trop large pour les froids auditeurs.

M. Wallon a donc été confisqué à l'Église catholique, quand il semblait né pour être son défenseur, et un accident l'a fait serviteur de l'ennemi de l'Église, l'Université; mais, nous le répétons en fermant cette longue parenthèse, sa gloire a eu un désastre plus douloureux, si l'on en croit les journaux de la secte libérale; d'après eux, les nobles aspirations de liberté qui séduisent la jeunesse auraient depuis longtemps précipité le malheureux M. Wallon dans l'école condamnée par l'Église et dont Pie IX ne cesse de dire qu'elle est le plus grand malheur de notre temps.

Nous jugerons M. Wallon à ses œuvres, et non à ces revendications des ennemis de l'Église. Nous espérons que ses efforts pour faire une République bâtarde ne dénotent pas un esprit faussé par l'erreur libérale, mais une aberration passagère, et qu'il travaillera résolûment à rendre le mal accompli, aussi utile que possible au bien, et que nous pourrons, en parlant de l'élévation du nouveau ministre, répéter la parole que l'Église chante ces jours-ci au souvenir de la faute d'origine : *Felix culpa !*

Pendant les vacances de nos députés, la question de l'Enseignement a été reprise à l'Assemblée générale des Comités catholiques.

C'est la question qui tient surtout au cœur de tous les catholiques, et qui vient la première dans l'ordre des délibérations du Congrès.

Dans la séance du mardi 31 mars, deux admirables discours, pleins de la flamme catholique, ont été prononcés sur ce sujet. L'un par M. Baudon, l'autre par M. Champeaux, de Lille.

M. Baudon nous ramène à la grande question de la liberté de l'Enseignement supérieur. L'an dernier, on semblait être sur le point de la conquérir. A l'Assemblée, de vaillants députés catholiques se sont, en effet, occupés de nos légitimes revendications, et ont demandé énergiquement la loi de justice et de liberté. Cependant, le but n'est pas encore atteint, et c'est le cas plus que jamais de se ceindre les reins pour la lutte et de rappeler ce qu'il est, avant tout, nécessaire de réclamer. Les catholiques doivent maintenir haut et ferme le drapeau de leurs principes. Le monopole a été une cause continuelle d'affaiblissement pour l'Enseignement supérieur; il faut que cet enseignement se relève du déclin où l'a jeté le monopole.

Ici l'orateur rencontre sur sa voie une objection souvent mise en avant par les libéraux, qui n'ont d'autre souci que d'opprimer la liberté. Ne voyez-vous pas, disent-ils, qu'en plaçant école contre école, vous divisez de plus en plus les hommes de notre société moderne, déjà si divisés, tandis qu'il faudrait, avant tout, chercher à les réunir ?

« Il y a là, Messieurs, répond l'orateur, un sentiment noble et auquel je rends hommage ; mais sous ce sentiment se cache une dangereuse erreur. En fait d'intérêts matériels, on peut se demander des sacrifices, et il est sage d'en faire d'équitables, et même de larges dans l'espoir de travailler à la conciliation désirable des esprits. Mais en fait de doctrines, de vérités de science, il n'y a pas de concession possible, il n'y a pas de conciliation, ni de transaction (Bravo ! bravo !) Il y a telle doctrine qui soutient que Dieu n'existe pas, que la matière est éternelle, que l'âme n'est pas immortelle, et qui, bien entendu, tire logiquement de ces prémisses d'importantes conséquences en philosophie, en morale, en politique. En face de cette doctrine, il y a l'enseignement de l'Église qui affirme qu'il existe un Dieu créateur de la matière, que l'âme est immortelle, et qui déduit de cet enseignement des conséquences tout opposées à celles de la doctrine adverse. C'est tout l'un ou tout l'autre ; c'est le oui ou le non ; mais ce n'est pas l'un et l'autre, le oui et le non : ou alors on tombe dans ce douloureux scepticisme, qui est la plaie de bien des intelligences modernes, dans cette identité des contraires qui, par un tour de force merveilleux, aspire à faire croire, sans en convaincre jamais, surtout dans la pratique, que le oui et le non sont la même chose, et qui laisse pour seul résultat de ce sophisme le doute dans les esprits, l'hésitation dans les actes, et l'indécision dans les volontés. (C'est vrai ! c'est vrai !)

« Ce que je viens d'énoncer pour la philosophie se reproduit dans toutes les autres sciences ; car partout les mêmes principes produisent les mêmes conséquences. Et l'on voudrait nous faire voir dans un tel résultat un idéal à atteindre et non pas un mal à combattre ! On voudrait nous faire regarder comme un progrès cette incertitude des convictions, au lieu de la considérer comme une décadence et une effroyable cause d'affaissement ! Non, Messieurs, vous aimez trop votre pays pour admettre un pareil mélange du faux et du vrai, et s'il y a un grand service à rendre à notre France bien-aimée, c'est de donner à ses enfants des doctrines droites, sûres et de lui assurer

une génération qui sache vivre pour le bien, travailler pour l'honneur, se sacrifier pour la dignité de son pays et mourir, s'il le faut, pour la vérité. (Applaudissements.) Sur ce point, notre conviction est entière, et nous ne doutons que ceux mêmes qui nous combattent, s'ils veulent bien réfléchir impartialement en face de leur conscience et de leur pays, ne nous rendent cette justice, qu'en conservant à nos fils une foi généreuse, nous n'apportons pas à la France la division et la guerre intestine, mais un élément de force et de grandeur. (Très-bien ! très-bien ! — Applaudissements.)

Pour que la liberté soit vraie et non pas dérisoire, trois conditions sont absolument nécessaires, et, au nom de la Commission de l'Enseignement supérieur organisée au sein du Congrès, M. Baudon les formule ainsi :

1° Possibilité d'organiser et d'assurer la propriété des établissements d'instruction supérieure aux catholiques dont l'action commune aura permis de créer des facultés et universités libres.

2° Liberté des programmes, en se conformant à un cadre général de matières indiqué par la loi.

3° Droit pour les facultés et universités libres de délivrer à leurs candidats, moyennant de sages et justes conditions, des diplômes, notamment celui de bachelier; ces diplômes auraient une valeur égale celle des diplômes actuellement conférés par l'Université.

Ces propositions sont mises aux voix par le président, M. Chesnelong, et l'Assemblée vote au milieu des plus vifs applaudissements.

M. Baudon nous a mis les principes sous les yeux. Mais si leur importance est capitale et s'impose tout d'abord, ils ne sont cependant pas tout. Il appartenait à M. Champeaux, de Lille, de nous transporter sur le terrain même de la lutte, et de nous dire ce que nous devons faire en attendant que la loi nous ait donné ce que nous demandons.

Grâce à Dieu, l'orateur chrétien peut ici appuyer ses conseils sur de nobles exemples.

Il nous transporte avec lui dans sa Flandre encore si catholique, et nous initie aux débuts timides, au développement modeste, mais aussi à la fécondité déjà si belle de ces cours libres ouverts à Lille pour préparer les voies à la future Université. — « C'est dans une chapelle bien pauvre et bien nue que fut célébrée, le 23 novembre 1874, la messe du Saint-Esprit pour l'ouverture des cours. Mais

un saint évêque montait à l'autel, et Dieu descendit dans toutes les poitrines.

« Depuis lors, la messe spéciale des étudiants fut célébrée tous les mois et le 19 mars, jour de la fête de saint Joseph, nous nous sommes retrouvés tous réunis au pied de l'autel. La chapelle ne s'était guère enrichie et si les épaules sacerdotales n'était plus couvertes de vêtements d'emprunt, si des mains pieuses avaient entouré le tabernacle des décorations que les circonstances exigeaient, le sanctuaire n'avait encore qu'une statue, mais c'était celle du père nourricier de Jésus-Christ, du protecteur de l'Eglise universelle; les murs n'avaient qu'un tableau, mais il représentait la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale (Bravos, — Applaudissements), afin que maîtres et élèves se souviennent toujours que tout enseignement, pour être conforme à la vérité, doit découler de la doctrine dont les Papes ont été institués les gardiens et dont ils sont à jamais les indéfectibles interprètes (Très-bien! très-bien! Applaudissements répétés). »

Ce n'est pas à Lille seulement que les catholiques travaillent, c'est aussi à Bordeaux, c'est à Angers, sous la vigoureuse impulsion de Mgr Freppel; c'est à Aix et à Marseille, où les Comités catholiques unissent leurs efforts pour faire refleurir l'ancienne Université de Provence.

Tant de généreux efforts donneront du courage aux députés catholiques, et l'Assemblée décrétera sans tarder, espérons-le, la loi que le pays lui demande avec tant d'anxiété.

Mais ici se pose une grande question que l'orateur aborde avec l'intrépidité de sa foi. *In spem contrà spem*. C'est toujours ainsi que se font les œuvres de Dieu :

« Et maintenant, Messieurs, sommes-nous prêts? Et si, comme nous devons l'espérer, le mois consacré à la reine du ciel, qui est aussi la reine de la France, voit promulguer la loi que nous attendons, pourrons-nous bientôt en profiter?

« Messieurs, répondons avec la conviction de gens qui travaillent pour les intérêts de Dieu et qui comptent sur son assistance : Oui, nous serons prêts. (Bravos et applaudissements prolongés.)

« Sans doute nous ne réaliserons pas de suite cet ensemble complet dont l'idéal se présente à nos yeux comme la restauration de nos grandes écoles du moyen âge, enrichies de tous les progrès que la bonté divine laisse faire chaque jour à la science humaine. Nous

n'aurons pas immédiatement ce *studium generale* qui, dans nos vieilles Universités catholiques était, en même temps que le foyer de toutes les connaissances, le rendez-vous de la jeunesse de tous les peuples. Nous bâtissons par assises successives l'édifice de régénération dont les fondements sont jetés en plus d'un endroit; mais ce que nous élèverons sera certainement assez solide paur motiver son existence légale, assez grand dans la foi pour rassurer toutes les âmes, assez fort pour abriter les jeunes générations! »

Les applaudissements éclataient nourris et pressés. Ils ont redoublé quand l'orateur a dit en terminant :

« Nous sommes profondément convaincus que toute Université catholique, sous peine de ne pas vivre ou de n'avoir tôt ou tard qu'une existence amoindrie dans la considération des hommes et sans honneur devant Dieu, doit établir, en tête de ses facultés, celle de théologie dominant toutes les autres, leur infusant sa doctrine et maintenant leur enseignement dans cette pureté de principes que la vigilance de la foi peut seule sauvegarder. (Très-bien! très-bien!)

« Il faut qu'au contact de cette faculté maîtresse, tout s'élève, grandisse et s'harmonise avec les révélations divines; il faut qu'à toute heure elle puisse dire à ceux qui l'entourent: « Marchez dans la lumière que l'Église catholique, apostolique et romaine, porte devant vos pas! La vérité n'est ni à droite, ni à gauche, ni avec Descartes, criant à Gassendi: O chair! ni avec Gassendi, qui lui répond d'une voix railleuse: O idée! Elle est avec le Verbe fait chair et, jusqu'à la fin des siècles, elle découlera de ce Verbe divin par les lèvres de son infaillible Pontife! » (Applaudissements.)

« Oh! alors, Messieurs, quand la génération nouvelle aura été ainsi formée, nous verrons commencer la rénovation qui, seule, peut nous sauver; nous verrons les nouveaux venus dans la lutte, hommes du sanctuaire ou de la place publique, prendre corps à corps la société moderne avec la science dont elle se glorifie et, après l'avoir terrassée dans ce nouveau combat de Jacob et de l'Ange, la relever convaincue pour la mettre à genoux devant Dieu! » (Sensation. — Très-bien! très-bien! — Applaudissements prolongés.)

Dans le compte-rendu de la quatrième séance, nous remarquons encore le rapport de M. de Germiny, sur la réforme du baccalauréat. Il a montré les inconséquences des lois de l'État concernant le baccalauréat, il en a montré l'incohérence, la confusion, les contradictions et l'injustice. M. le comte de Germiny a demandé, avec une élo-

quence chaleureuse quelles preuves de constance avait données l'Université pour se croire seule le droit de définir la matière des sciences humaines qu'un jeune homme doit savoir pour être déclaré digne d'avoir terminé ses classes; il a fait rapidement l'historique des variations de l'*Alma mater*. Quelles preuves de dévouement et de capacité particulières l'Université a-t-elle données, par lesquelles son autorité dans les examens doive être placée au-dessus de l'autorité des institutions libres?

On le voit, les questions qui touchent à l'Enseignement occupent toujours une grande place dans les Assemblées catholiques; et quelque lenteur que mettent les commissions parlementaires à examiner les projets proposés aux délibérations de la Chambre, le vote définitif sur la liberté de l'Enseignement supérieur ne peut tarder; agir autrement serait, de la part de nos représentants, un déni de justice.

Nota. — L'abondance des matières nous oblige à retarder la *Chronique* et la *Table* du volume.

ENSEIGNEMENT CLASSIQUE.

RHÉTORIQUE.

Version latine.

TEXTE.

Portrait des Huns.

Albus hyperboreis Tanaïs qua vallibus actus
Riphæa de caute cadit, jacet axe sub Ursæ
Gens animis membrisque minax : ita vultibus ipsis
Infantum suus horror inest. Consurgit in arctum
Massa rotunda caput. Geminis sub fronte cavernis
Visus adest oculis absentibus : acta cerebri
In cameram vix ad refugos lux pervenit orbes,
Non tamen et clausos. Nam fornice non spatioso
Magna vident spatia, et majoris luminis usum
Perspicu in puteis compensant puncta profundis.
Tum, ne per malas excrescat fistula duplex,
Obtundit teneras circumdata fascia nares,
Ut galeis cedant. Sic propter prælia natos
Maternus deformat amor, quia tensa genarum
Non interjecto fit latior area naso.
Cetera pars est pulchra viris. Stant pectora vasta,
Insignes humeri, succincta sub ilibus alvus.
Forma quidem pediti media est, procera sed exstat
Si cernas equites, sic longi sæpe putantur,
Si sedeant. Vix matre carens ut constitit infans,
Mox præbet dorsum sonipes : cognata reare
Membra viris, ita semper equo ceu fixus adhæret
Rector ; cornipedum tergo gens altera fertur,
Hæc habitat. Teretes arcus et spicula cordi :
Terribiles certæque manus, jaculisque ferendæ
Mortis fixa sedes, et non peccante sub ictu
Edoctus peccare furor.

Sidon. Apollin.

Version latine.

TRADUCTION.

(Voir le texte dans notre N° de Décembre 1874, t. VIII, p. 179).

Unité et souveraineté de Dieu.

Dieu est l'unique seigneur de toutes choses. Une telle souveraineté ne saurait admettre de partage, puisque seule elle possède toute puissance. Pour comprendre cette royauté divine, empruntons un exemple à l'histoire des empires de la terre. Le partage du pouvoir a-t-il jamais eu pour base la loyauté et n'a-t-il pas toujours eu pour dénouement quelque catastrophe sanglante? Nous voyons les frères Thébains s'armer l'un contre l'autre, et la haine qui les divisait se communiquer à leurs bûchers, qui brûlent en sens opposés. Un seul royaume ne peut contenir les jumeaux Romains, qu'un seul et même sein avait abrités. Pompée et César étaient parents par alliance, mais leur ambition rivale eut bientôt brisé les liens qui les unissaient. Ne soyons pas étonnés de trouver, dans l'humanité, cette loi de l'unité de pouvoir; n'est-elle pas celle de tous les êtres? Les abeilles n'ont qu'une reine; les troupeaux, petits ou grands, n'ont qu'un chef ou qu'un guide. A plus forte raison, faut-il que le monde soit gouverné par un seul maître, commandant à toutes les créatures par sa parole, réglant les évènements par sa sagesse et les réalisant par sa puissance.

Ce Dieu ne peut être vu, son éclat éblouit nos regards; il ne peut être saisi, sa nature est trop subtile pour notre tact; trop supérieur à notre intelligence, il ne peut être compris par elle; et c'est nous en faire une juste idée que le dire inaccessible à notre raison. Quel temple ériger à ce Dieu, dont l'univers entier est le temple? Quand l'homme habite de vastes demeures, enfermerons-nous tant de majesté dans un petit édifice? Non; notre âme, notre cœur, voilà le temple qu'il faut lui consacrer.

J. M.

Version latine.

TRADUCTION.

Devoirs de l'homme envers Dieu et envers son âme.

(Voir le texte dans notre N° de Janvier 1875, t. VIII, p. 277, et une première traduction dans le N° de Mars, p. 465).

L'homme créé et produit à la lumière, a pour premier devoir de chercher à connaître son auteur; le connaissant, de le reconnaître et de

consacrer sa vie, ce don divin, au service et au culte de Dieu. Ne faut-il pas qu'il passe, dans une continuelle reconnaissance envers Dieu, cette vie due à sa libéralité ; qu'il lui offre, en humble sacrifice, ce bienfait qu'il en reçut dans son indignité? Car c'est un sain jugement qui nous fait penser que, venant de Dieu, nous sommes à Dieu. Il pénètre donc, dans tout son sens et dans toute sa beauté, le dessein du Créateur dans la formation de l'homme, celui qui comprend ainsi que Dieu nous a faits lui-même et pour lui.

Ensuite, ce que l'homme a de mieux à faire, c'est d'avoir le plus grand souci de son âme, afin que la considération ne la mette pas au second rang, quand l'utilité la place au premier. Consacrons donc nos meilleurs soins aux premiers objets de notre estime : le salut, le bien suprême réclame notre plus grande sollicitude. Nous devons à Dieu le culte par excellence, le plus grand ensuite à notre âme ; et cependant, ces deux obligations, tout en étant capitales, sont telles qu'elles ne peuvent, en aucune manière (semble-t-il) être observées l'une sans l'autre.

Ainsi, quiconque satisfait à Dieu pourvoit nécessairement aux soins de son âme, tout comme celui qui pourvoit aux soins de son âme satisfait nécessairement à Dieu. Voilà donc dans quels rapports sont entr'eux nos deux devoirs principaux : ils s'entrelacent si étroitement et si utilement, que l'homme observateur fidèle de l'un les remplit tous deux. Ainsi l'a voulu l'ineffable bonté de Dieu, en attachant notre utilité personnelle au sacrifice qu'Il nous demande.

S. A. P. P. N.
Collége Saint-Amand, Courtrai (Belgique).

Version latine.

TRADUCTION.

Combien il aurait été facile aux Chrétiens de se venger de leurs persécuteurs.

(Voir le texte dans le N° de Février 1875, t. VIII, p. 371).

Que de fois ne vous déchaînez-vous pas contre les chrétiens, suivant l'impulsion ou de vos propres sentiments ou de vos lois! Et, sans parler de vous, que de fois la populace, soulevée contre nous, n'a-t-elle pas, pour nous détruire, employé les pierres et la flamme? Dans la fureur des Bacchanales, on n'épargne pas même les cadavres des chrétiens; on va jusqu'à troubler le repos de la tombe, asile inviolable de la mort; jusqu'à arracher, mutiler, disperser ce qui n'est plus le chrétien, ou du moins le chrétien tout entier. Contre cette entente à nous

faire du mal, contre cet acharnement qui nous poursuit jusque dans la mort, avez-vous remarqué que nous ayons jamais usé de représailles? Et pourtant, une nuit, quelques torches suffiraient largement à assurer notre vengeance, s'il était permis, chez nous, de rendre le mal pour le mal. Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine demande à des feux humains la vengeance, ou qu'elle s'afflige des souffrances qui lui servent d'épreuve! Que si, au lieu de nous venger dans l'ombre, nous voulions vous faire ouvertement la guerre, la force que donnent et le nombre et les ressources de toute sorte nous ferait-elle défaut? A qui nous comparerez-vous? Aux Maures, aux Marcomans, aux Parthes même? Ces peuples, quel que soit leur nombre, n'occupent qu'un seul pays; ils ont des limites déterminées : nous, nous occupons tout l'univers. Nous sommes d'hier, et nous remplissons déjà tout ce qui est à vous, villes, îles, forteresses, municipes, vos conseils, votre armée même, vos tribus, vos décuries, le palais de vos Césars, le Sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples.

Quelle guerre n'eussions-nous pas été capables de vous faire, sans peur, même à forces inégales, nous qui nous laissons égorger si volontiers, si notre loi nous permettait de tuer comme elle nous permet de mourir? Et même, sans prendre les armes, sans nous révolter, nous aurions pu vous combattre, rien qu'en nous éloignant de vous, en ne manifestant notre inimitié que par notre séparation.

Oui, si cette multitude immense que forment les chrétiens vous eût quittés brusquement pour se retirer dans quelque coin reculé de la terre, la perte de tant de citoyens, quelle qu'en soit la valeur, eût suffi à confondre votre gouvernement, et cette perte seule l'eût assez puni. Sans doute, vous eussiez eu peur, dans votre délaissement, au milieu du silence partout répandu, à l'aspect de cette stupeur, si j'ose ainsi parler, du monde frappé de mort.

H. de V.

Version latine.

TRADUCTION.

Les Ruines de Rome.

(Voir le texte dans notre N° de Février 1875, t. VIII, p. 372).

Rien ne t'égale, ô Rome, quoique tu ne sois presque plus que ruines. Tes débris nous apprennent quel dut être ton prix avant ta chute. Les siècles ont détruit tes annales et les forteresses des Césars : les temples de tes dieux gisent dans la poussière. Elle n'est plus, elle n'est plus, cette merveille d'un travail si difficile, que l'Araxe voyait debout en

tremblant, et qu'il gémit d'avoir renversée. Il n'est plus, cet empire fondé par la puissance militaire des rois, dont la sage administration du sénat et la protection des dieux ont fait la tête du monde; cet empire que César voulut posséder seul au prix d'un crime, plutôt que de le partager et d'être bon parent; cet empire qui s'accrut en employant trois moyens : la force des armes pour dompter ses ennemis, de justes lois pour réprimer le crime, des richesses pour acheter des amis; qui, fondé sur les bords d'un fleuve favorable, fut soutenu par la piété d'un étranger; cet empire pour lequel ses chefs ont dépensé des trésors, les destins leur faveur, les artistes leur génie, l'univers entier ses richesses!

O douleur! Rome est tombée! Quand je contemple ses ruines, je me rappelle ce qu'elle fut autrefois, et je répète : Rome n'est plus! Et cependant ni la suite des siècles, ni l'incendie, ni le fer n'ont pu détruire entièrement ces magnificences. Elle était si grande, cette Rome élevée par les efforts des hommes, que les efforts des dieux n'ont pu l'anéantir. Amassez encore des richesses, entassez de nouveaux marbres, assurez-vous la protection des dieux; que le génie des artistes consacre ses veilles à produire de nouveaux chefs-d'œuvre : jamais machine n'atteindra la hauteur du mur de Rome encore debout, jamais ne pourra être réparée seulement la partie de ses murs qui est en ruines.

L. S.

SECONDE.

Devoir français.

La source de Lourdes.

[Un de nos correspondants nous écrit : — « L'année dernière (Voir le N° de janvier 1874, t. VI, p. 280.), vous avez donné une matière de Narration française assez poétique : *La source de Lourdes.* — Il m'a paru difficile de donner à la source de Lourdes, toute sainte qu'elle est, la préférence sur le Jourdain, par exemple, dont les eaux ont baigné les pieds du Sauveur et coulé sur son front, et qui peut-être lui ont servi de breuvage. J'ai donné à mes élèves le même sujet, mais modifié. La source de Lourdes n'est mise en comparaison qu'avec les fleuves français : elle ne vient pas aussi poétiquement que dans votre matière recevoir la palme de la préférence sur tous les fleuves du monde. C'est une ode que le poète lui adresse. Voici une des copies : »]

Salut à toi, source de Lourdes! Entre toutes les rivières et tous les fleuves qui arrosent le beau pays de France, tu n'as pas même un nom. Les savants ne te connaissent pas ou te méprisent. Mais les humbles et

les petits, mais les malades et les infirmes, mais tous les amis du Sauveur Jésus et de sa Mère immaculée savent que tu es une eau divine.

Que d'autres vantent la Seine dont les flots baignent la grande ville, ou bien ce beau fleuve qui arrose le jardin de la France et qui voit se mirer dans ses ondes les nobles châteaux de Blois, d'Amboise et de Chambord !

Qu'ils célèbrent la majesté du Rhône aux flots rapides et les cités qu'il traverse dans son cours impétueux; ou bien encore.... hélas! j'allais nommer le Rhin, dont la France pleure encore la perte et que le soldat allemand retient captif à Strasbourg!

Mais la source de Lourdes m'est un gage d'espérance. Non, ce n'est pas en vain que la Vierge, Mère du Dieu tout-puissant, est descendue parmi nous; ce n'est pas en vain qu'elle a fait jaillir du pied des Pyrénées cette petite source, comme un témoignage de sa protection.

Et voilà pourquoi tu as tout mon amour, ô source de Lourdes! Oui, que l'on mette ensemble toute la fraîcheur des fontaines du beau pays de France, toute la majesté de ses fleuves au long cours, toute la fertilité de leurs rivages, et l'opulence des cités qui se baignent dans leurs ondes.

Je tournerai mes yeux vers toi, source de Lourdes; j'irai de préférence à la grotte d'où tu es sortie pour la première fois sous la main d'une enfant de Marie. J'irai boire et me laver à ta fontaine où s'opèrent encore tant de merveilles, et j'éprouverai plus de joie, et mon cœur goûtera plus de délices que ne pourront jamais m'en procurer les plus beaux fleuves du monde.

P. P.
Pet.-Sémin. de N.

Version grecque.

Synésius, député de Cyrène, à l'empereur Arcadius.

(Voir le texte dans notre N° de février, t. VIII, pag. 374.)

Cyrène m'envoie vers toi pour t'offrir une double couronne, cette couronne d'or qui doit ceindre ton front et la philosophie qui doit orner ton âme. Cyrène! ville des Grecs, nom antique et vénérable que les sages d'autrefois ont comblé de mille louanges, aujourd'hui pauvre et humble cité, vaste ruine qui a besoin de la munificence impériale pour rester à la hauteur de son glorieux passé. Il te suffit, ô prince, de le vouloir pour tirer cette ville de sa détresse, et il ne dépend que de toi de me faire revenir à ta cour avec une autre couronne, citoyen d'une patrie heureuse et florissante. Mais la parole n'a pas besoin pour

se soutenir, pour se faire entendre librement de la majesté impériale, de faire appel au nom d'une cité puissante. La vérité tient lieu de noblesse, et la voix de l'orateur n'en est ni plus vile ni plus glorieuse, quelle que soit sa patrie. Je continuerai donc avec l'aide de Dieu, et je poursuivrai la plus honorable des causes, ou pour parler mieux encore, la plus noble des grandes actions. Car celui qui porte la lumière dans l'esprit d'un seul homme, de l'empereur, procure en même temps et par le moyen le plus court le salut, je ne dirai pas seulement des familles, mais de toutes les cités et de toutes les nations faibles ou redoutables, voisines ou lointaines. Tous les peuples, en effet, se ressentent des impressions qui règnent dans l'âme de l'empereur.

Vers latins.

La Retraite.

(Voir la matière dans le N° de février 1875, t. VIII, pag. 375.)

Rex ille, aut potius σοφὸν vocabo,
Quodvis nuntiat esse in orbe vanum.
Est vanum decus et corona regum,
Et laus ipsa, quod asperum videtur.
Permultis fuit illud expeditum
Cunctis incolumes manere sæclis,
Semper vivere gloria perenni,
Dulci murmure laudis insequente.
Hæc sunt somnia pulchra, nos fatemur,
Sed postquam senio dies hebescunt,
Postquam exstinguitur alma flamma vitæ,
Frustra plausibus insonat sepulcrum,
Nec casso fremitu triumphat umbra.
Felix qui potuit latere cunctis,
Nec jam sollicitus timore, Musas
Cum raro potuit sequi sodali.
Felix quem juvat una solitudo,
Veri solus amor, famesque veri,
Qui volvit socios manu libellos,
Non jam servulus, at comes Camenis.
Dum floret viridis juventa, pandit
Immensum mare vita navigandum,
Auscultat zephyros puer vocantes,
Rapit spes fragilem ratem per undas;

Verum navita mox nihil peritus
Magnis conteritur diu procellis,
Et tandem scopulos per eminentes
Pinus naufragio natat soluta.
Ægre frangit aquas tenetque littus
Sospes, tegmina sole siccat uda,
Testatusque Deos, memor pericli,
Nunquam carbasa se daturum ab oris.
Nequidquam malefida nunc Favoni
Rursus flamina blandiuntur olli,
Fugit nunc mare imaginesque vanas,
Non tantum mare, sed timet fluenta.
Nec jam per medias vagatur urbes.
Spes falsas sapientius reponens,
Nec jam, gaudia pacis alma nactus,
Voluptatem agitabit inquietam.
Mens tranquilla simul fit atque mollis,
Nil quærit nisi frigus et latebras
Umbrosi nemoris, locos silentes,
Et per gramina rivuli susurros.
Illic jam moriente luce solis,
Et monte occiduo procul rubente,
Sub lentas salices choros agentem
Festivis pedibus videt juventam;
Silvestris per agros canens cicuta
Juvat murmure dulce cogitantem.
Necnon ut fugiunt aquæ sub herbam,
Vitæ sic fluere intuetur horas.

Thème grec.

La vertu naturelle et la vertu acquise.

(Voir le texte dans notre N° de janvier, t. VIII, pag. 278.)

Κινδυνεύει μοι πολλὴν ὠφέλειαν παρέχεσθαι τὸ πρὸς τὰ καλὰ προπετῶς ἔχειν· οἱ μὲν οὕτως ἔχοντες ὁμοιοῦνται ῥείθρῳ τινι γαληνίῳ, ὅπερ ἐπὶ τὰ κατάῤῥοπα δι' ἀνθηρῶν ὄχθων μέσον εὐροεῖ. Οἶμαι δὲ τοὐναντίον τοὺς λογικῶς τὴν ἀρετὴν ἀσκοῦντας, κρουνοὺς εἶναι, τὴν φύσιν διτέχνης προσβιαζομένους, καὶ ἀρτίως μὲν τοῦ οὐρανοῦ μέχρις ἀναβεβρυάχότας, νῦν δ' ὀλιγίστης γενομένης ἀποφράξεως ἀπολείποντας.

Vers latins.

Messiæ adventus.

(Voir la matière dans notre N° de Février 1875, t. VIII, p. 374).

En ego prospiciens a longe, turbidus adsto :
An fallor sonitu de cœlis captus amœno?
Jam videor dulces cantus et amabile murmur
Audire, et festis resonantes vocibus auras.
Insoliti quid præmoneant hæc signa superna?
Admirans nebulam video terrena tegentem :
Hæc sacra nonne suo gremio mysteria condat?
Nonne Dei clemens tota virtute potestas
Aspicitur mihi, certa salus quæ devenit ultro,
Ut genus humanum tenebris et morte sinistra
Eripiat Proles sancta de Virgine nata?
Nonne venit Dominus, prædictus voce Prophetæ?
  Gens dilecta Deo, glomerati currite ad illum.
Sic, quum videritis, veniendi poscite causam :
— Nunc age : quis venias? Tibi quæ sint munera fare.
Pande requirenti nomen, nec abde moranti
Jampridem populo. Tune es qui nostra piabis
Crimina, venturusque Deus, sub carne Redemptor?
Israël regem populi reputare necesse est? —
  Terrigenæ, mortale genus, simul ite frequentes,
Parvus et egregius, locuples et pauper, in unum
Obviam ei celeres ite, et sic voce loquelas
Mittite : — Qui populo Israël moderaris habenas,
Supplicis exaudi sobolis submissima vota,
O Deus! ô hominum rerumque æterna potestas!
O dux et pastor, rege jam gregis instar Ioseph!
Tollite, regificæ præclari principis ædes,
Tollite ferratos emoto cardine postes.
Undique cuncta Deo nunc limina clausa patescant;
Ingredietur eis æterna salutis origo,
Rex regum, quem tota canunt oracla Prophetæ.
Descendit Deus, ille Deus, spes fida salutis.
Unus pro mundo patrios hic sponte furores
Inflectet. Quocum redeant gaudia terris;
Tempore venturo lætetur et omne caducum;
Nos modo nascentem puerum laudemus in hymnis.
Non homo carminibus miseris æquabit Iesum!

A. R.

Petit-Séminaire d'Arras.

QUATRIÈME.

Thème latin.

Jean Racine à son fils malade.

(Voir le texte dans notre N° de Janvier, t. VIII, p. 279).

Ex epistolis quas ad matrem tuam scripsi, fili carissime, judicare potuisti, quantum tuo morbo commovear, et quam acerbe feram quod non adsim te solaturus. Novi tamen te patientissime dolorem illum accepisse a Deo missum, et studiosissimum esse omnia quæcumque jubentur peragendi. Valde quidem refert morem gerere; spesque mihi est nihil prorsus mali ex his eventurum. Licet ex tuis litteris magnum gaudium hausurus sim, noli, quæso, scribere priusquam omne periculum abfuerit. Quum de te omnino securus ero, tibi de Namurci obsidione scribam : in eo loco res se habet, ut oppidum mox in ditionem esse venturum videatur; quod mihi eo jucundius, quod ista ratione brevi te visurus sim. Vale nunc, fili carissime; Deo optimo malum omne quod pateris offer, sanctissimæ ipsius voluntati temetipsum committendo. Id compertum habeas, te tantum a me diligi, quantum hominis est, et valde desiderari amplectendum.

C. D.

ERRATA.

N° de Février.

Page 379, 5e ligne en remontant.
Au lieu de : Les lettres... désignent....
Il faut : Les lettres... désignant.

Page 380, 15e ligne en remontant.
Au lieu de :

$$f^{l+1}(a+h = \frac{m(m-1)(m-2)\dots M}{h^{-l+1-m}}$$

Il faut :

$$f^{l+1}(a+h = \frac{m(m-1)(m-2)\dots M}{h^{-(l+1-m)}}$$

Les parenthèses du dénominateur étaient tombées pendant le tirage.

Le Gérant,
E. TROTMAN.

intervention dans la production des phénomènes naturels. 1 vol. grand in-8°, avec atlas in-4°. Prix : 15 fr.

NOUVELLE ÉDITION

Jésus-Christ *attendu, vivant, continué dans le monde*, par Louis Veuillot, avec une *Étude sur l'art chrétien*, par E. Cartier. 1 vol. in-4° illustré de 16 chromolithographies et de 200 gravures formant l'Histoire de l'Art depuis les Catacombes jusqu'à nos jours. Broché : 25. fr. -- Relié dos chagrin, tranches dorées, gardes reproduisant le symbolisme des Catacombes, 33 fr.

DIVISION DE L'OUVRAGE :

1re *partie* : Jésus-Christ annoncé, et nécessaire à la régénération de l'homme. — 2e *partie* : Vie de Jésus-Christ. — 3e *partie* : Jésus-Christ annoncé dans le monde. L'idée principale de la troisième partie de l'ouvrage est l'affranchissement et l'agrandissement de l'humanité par les nations chrétiennes sous l'influence de l'Eglise. La France, fille aînée de l'Eglise ; son rôle dans la Chrétienté.

L'illustration embrasse la peinture, la sculpture, l'architecture; elle est en abrégé l'histoire de l'art depuis les catacombes jusqu'à nos jours, et représente surtout l'action de grâces rendues par l'humanité à Jésus-Christ dans les arts.

OUVRAGES DE M. J. RAMBOSSON, Lauréat de l'Institut.

Histoire des Astres, notions d'astronomie, par J. Rambosson, lauréat de l'Institut. 1 vol. gr. in-8°, illustré de 60 grav. et de 13 chromolithographies. — Broché, 10 fr.

Histoire et légendes des Plantes utiles et curieuses, par le même. 1 vol. gr. in-8°, illustré de 120 gravures. — Broché, 6 fr. — Cart. percal., tr. dorées, 8 fr.—Relié, dos chagrin, tr. dorées, 10 fr.

Histoire des Météores, par le même. 1 vol. gr. in-8°, 90 gravures et 2 planches en chromolithographie. — Cart. percal., tr. dorées, 8 fr. — Relié, dos chagrin, tr. dorées, 10 fr.

Les pierres précieuses et les principaux ornements, par le même. 1 vol. gr. in 8°, 43 gravures et 1 planche en chromolithographie. Broché, 6 fr. — Cart. percal., tr. dorées, 8 fr. — Relié, dos chagrin, tr. dorées, 10 fr.

Les lois de la vie *et l'art de prolonger ses jours*. Ouvrage adopté par la *Commission officielle* près le ministère de l'Instruction publique, pour *les Bibliothèques des Ecoles normales*, et pour *les Bibliothèques scolaires* des grandes localités. 2e édit. 1 vol. in-8°, 6 fr.

L'Éducation maternelle, d'après les indications de la nature. Brochure in-8°, 2 fr. 50 c.

La loi absolue du devoir *et la destinée humaine* au point de vue de la science comparée. 1 vol. in-8°. (*Sous presse.*)

Sommaire. — Ire partie : Rapports entre les axiomes de la Mathématique et les axiomes de la Morale. — Loi absolue du Devoir. — Exposition des principaux systèmes de morale. — IIe partie : De l'état moral naturel de l'homme. — Formation des prédispositions et des tendances morales. — La liberté morale. — Expression de l'âme dans l'organisation. — Origine du langage et des beaux-arts en général. — Sanction de la Morale. — Nature de cette sanction. — IIIe partie : Bases naturelles de toute éducation. — De l'hérédité et de l'alimentation au point de vue du perfectionnement moral de l'homme.
